

Université de Montréal



JOURNALISME

LES JOURNALISTES FACE AUX ATTENTES DES RÉALITÉS MIXTES

Par Oceania Apffel Font

Département de communication. Faculté des Études Supérieures

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maîtrise en Communication

Août 2017

© Oceania Apffel Font, 2017

Résumé

JournARlisme est un mémoire de recherche création qui se présente sous la forme d'un webdocumentaire. Vous pouvez trouver le webdocumentaire en suivant ce lien: www.journalisme.ca. Son objectif est de présenter une recherche exploratoire sur les attentes et les besoins des journalistes envers la technologie émergente connue sous le nom de réalité augmentée (RA) et de réalité virtuelle (RV). Il questionne la promesse technologique de ces deux technologies dans une profession en constant changement comme l'est le journalisme et il le fait en donnant la parole aux journalistes ou *storytellers* pionniers dans les récits de non-fiction qui utilisent la RA ou la RV. La méthodologie utilisée pour la réalisation de ce mémoire est basée principalement sur la recherche création, plus particulièrement de la création comme recherche, et la théorisation enracinée

Mots-clés : Journalisme, Promesse, RA, Technologies, Webdocumentaire, Réalités mixtes.

Abstract

JournARlisme is a creative research master thesis in a webdocumentary form. You can access the webdocumentary via this link: www.journalisme.ca . Its objective is to present exploratory research on the expectations and needs of journalists with regard to emerging technology known as augmented reality (AR) and virtual reality (VR). It questions the technological promise of these two technologies in in the constantly changing profession that is journalism and it does so by giving voice to the pioneering journalists or storytellers in the non-fiction narratives that use AR or/and VR. The methodology used for the production of this dissertation is based mainly on research creation, especially on creation as research, and the grounded theory.

Keywords : Journalism, AR, Promise, Technologies, Webdocumentary, Mixed realities

Table des matières

Résumé.....	ii
Abstract.....	ii
Table des matières.....	iii
Liste de figures.....	v
Dédicace.....	vi
Remerciement.....	vii
Avant propos.....	1
1 — Introduction.....	3
2— Revue de littérature.....	9
2.1- Réalité augmentée, réalité virtuelle et réalités mixtes.....	9
2.2- Promesse.....	12
3— Méthodologie.....	19
3.1- La recherche-crétation.....	20
3.1.1. Un pont entre le journalisme et la recherche sur le journalisme ?.....	21
3.2 – Une théorisation enracinée créative.....	25
3.3 – L’importance accordée à l’entretien.....	31
3.4- Le webdocumentaire comme outil de diffusion de la recherche.....	33
3.5 – Ma place, dans tout cela.....	36
4— La création du webdocumentaire.....	38
4.1- Les entretiens.....	38
4.2- Logiciels et difficultés techniques.....	41
4.3- Les processus créatifs.....	45
5— Analyse.....	48
5.1- L’image comme mode de pensée.....	49
5.2- La création technique : méthode d’analyse ?.....	51
6— Conclusions.....	54
7— Bibliographie.....	58
Annexes.....	66

Annexe 1 : Lien vers le webdocumentaire	66
Annexe 2 : Évolution de l'interactivité de <i>JournARlisme</i>	67

Liste de figures

Figure 1.....	23-26
Figure 2.....	37
Figure 3.....	64
Figure 4.....	65
Figure 5.....	65
Figure 6.....	66

Dedicace

A tu mama, per creure en mi i haver-me ajudat a « donar-li la volta » durant 25 anys.

A tu, Gerard, cosí estimat, perquè sense el teu suport incondicional res hagués estat possible.

I per tu, Marcel, perquè l'aventura no tindria sentit sense tu.

Remerciement

Merci à Juliette et à Thierry, mes directeurs de mémoire, pour m'avoir donnée la confiance en moi et la liberté nécessaire dont j'avais besoin pour faire ce travail. Gràcies à « Les Amériques », Annie, Ona, Mélissa i Marcel, perquè sense ukeleles, loles i mariners tot hagués estat extremadament més complicat de suportar. Un grand merci également à mes collègues à la Coop ETS, Nina, Jordi et Ingrid, pour votre flexibilité et compréhension lors des derniers mois et pour avoir eu à supporter me plaindre tous les jours. Gràcies immenses a la família d'Anglès. Per les abraçades virtuals a través de Whatsapp i pel suport que ens heu donat des del principi en aquesta aventura. Gràcies també a la meva família : Jordi, Anna, Marçal i Sàgar. Els anys universitaris badalonins no són absents d'aquesta tesina. Merci papa pour les corrections. Finalement, merci à tous mes amies et amis et à ceux que j'oublie, a un costat i a l'altre de l'Atlàntic.

Avant propos

Ce mémoire est un mémoire de recherche-crédation composé de deux parties. La première est un webdocumentaire qui peut être visualisé sur www.journalisme.ca. « Et qu'est-ce un webdocumentaire ? C'est un documentaire structuré comme une base de données structurées où des fragments de vidéo, de son et d'images sont mis en ligne à disposition du public. Les webdocumentaires, aussi appelés i-docs, documentaires interactifs ou webdocs, invitent le public à interagir avec un récit qui n'est pas linéaire et qui est très souvent ouvert à des ajouts de contenu créé par le public même (O'Flynn, 2012).

Le webdocumentaire est divisé en quatre sections qui ne sont ni consécutives, ni linéaires, ni forcément complémentaires. Le spectateur peut découvrir les concepts centraux du mémoire sur Promesse et Boîte AR. Une deuxième partie permet de découvrir les entretiens faits avec cinq personnes différentes provenant du journalisme ou du storytelling qui utilisent la réalité virtuelle, la réalité augmentée ou la vidéo 360. Il est possible d'explorer les entrevues à travers des thématiques ou à travers des personnages. Finalement, la partie Discussion offre une réflexion analytique écrite sur le contenu des entretiens ainsi que quelques conclusions sous forme d'autovidéo de l'auteur.

La deuxième partie de ce mémoire est celle que vous êtes en train de lire. Il s'agit d'un document qui accompagne le webdocumentaire et qui doit être lit après l'avoir visionné. L'objectif de ce document écrit est d'expliquer le processus de création du webdocumentaire

et les bases théoriques et méthodologiques sur lesquelles il repose et qui l'ont porté à sa création.

1 — Introduction

Qui se souvient de Pokemon Go ? Durant l'été 2016, les médias et les communautés Internet, reliés par les réseaux sociaux, ne parlaient pas d'autre chose. Un an après, tout le monde semble l'avoir oublié. Ce jeu en forme de *hype* a cependant permis à la réalité augmentée de se faire connaître du grand public. Il a également permis à la société de se poser des questions, à grande échelle, sur ses possibilités et limites.

La réalité augmentée est décrite par Carmigniani et ses collègues (2010) comme l'interaction visuelle en temps réel du monde physique qui a été *augmenté* grâce à l'action d'ordinateurs ou autres dispositifs technologiques. Dans la réalité augmentée le monde-dit-réel est complété par une couche de virtualité. Mais la réalité augmentée (RA) peut-elle être utile à la société au-delà des jeux vidéo et des loisirs ? Les chercheurs explorent ses possibilités à travers la médecine, le sport, l'éducation et bien d'autres domaines. Ainsi, toutes ces disciplines semblent avoir des demandes à faire à la RA. Dans son rôle de technologie émergente, la RA fait de son mieux pour être prête.

Le journalisme s'intéresse aussi à cette technologie émergente depuis quelques années, au point où celle-ci représente aujourd'hui une des grandes promesses du journalisme du XXI^e siècle, comme le sont aussi, entre autres, le *Big Data*, les webdocumentaires et le journalisme participatif. Le journalisme à l'appui ou à travers de la RA reste cependant minoritaire dans la pratique, mais extrêmement vivant dans le discours des journalistes qui s'y intéressent. La liste d'avantages et possibilités que la RA peut apporter au journalisme est longue, mais quelles sont ses limites ? Elle semble être, de mon point de vue, un bouleversement médiatique comme l'a aussi été la photographie, la radio ou l'Internet, mais toutes ces techniques ont fini par montrer des limites bien plus restreintes

que celles qu'elles promettaient (Pledel, 2006). Parce qu'à chaque fois qu'une nouvelle technologie fait son apparition dans le domaine médiatique, chercheurs et médias eux-mêmes participent au jeu de « prophétiser la révolution » (Steensen, 2011, p.312).

De nos jours, il est relativement facile d'entendre à travers plusieurs médias que le journalisme a sombré dans une crise. Mais est-ce vraiment une crise dont il faut se préoccuper, ou cet état de changement constant n'est-il qu'un état naturel à la profession ? Quelques auteurs parlent d'une crise provoquée par des changements produits dans tous les aspects intrinsèques et relatifs au journalisme (Brin, Charron, & De Bonville, 2004 ; Russial, Laufer, & Wasko, 2015 ; Young, 2010). Brin et ses collègues (2004), par exemple, décrivent un

« changement social profond doublé par la perte de la légitimité des règles professionnelles de production du discours journalistique et du discours même, en vue du caractère contingent de la pratique journalistique » (Brin, Charron, & De Bonville, 2004, p.2-3).

Un des outils desquels je me servirai pour appréhender la transversalité des changements technologiques dans le journalisme est le concept de métajournalisme. Cette outil me permettra d'accéder au discours journalistiques produits par les propres journalistes et c'est aussi ce discours que j'emprunterai pour explorer mes questions de recherche.

Plus particulièrement le métajournalisme, c'est-à-dire le discours journalistique à propos du journalisme, peut aider à comprendre où est-ce que le journalisme se dirige dans la mesure où les journalistes eux-mêmes l'utilisent pour comprendre et donner un sens aux bouleversements récurrents que leur profession traverse (Matheson, 2003). Selon Carlson (2015), c'est à travers le discours métajournalistique que les objectifs du journalisme

prennent forme et que ses acteurs les rassemblent pour créer les pratiques professionnelles qu'on observe.

Le discours métajournalistique constitue des expressions faites publiques à propos des productions journalistiques ou, même, des pratiques professionnelles de ceux qui sont impliqués dans le journalisme (Carlson, 2015). De plus, Zelizer (1993) comprend le métajournalisme comme un outil pour dessiner les pratiques d'une communauté qu'elle décrit comme interprétative.

En effet, l'utilisation du métajournalisme par les journalistes met en débat plusieurs possibilités. La vision la plus répandue parmi la littérature est celle qui considère le métajournalisme comme un outil de régulation des pratiques journalistiques. Plusieurs auteurs (Carlson, 2015; Matheson, 2003; Zelizer, 1993) affirment que les journalistes s'engagent à parler de leur métier au public afin de trouver un consensus autour de leurs pratiques et identités. Plus concrètement, Carlson (2015) reprend de Zelizer (1993) l'idée que le journalisme utilise le discours pour contester et remodeler le consensus autour des pratiques en facilitant ainsi les changements qui peuvent être utiles grâce aux technologies.

Deuze (2005) soutient que en parlant de lui même, le journalisme se permet de se réinventer. Ainsi, les nouveaux débats font avancer des enjeux tels que la commercialisation, la définition des audiences et le rôle des nouvelles technologies dans les médias. Ces débats se déroulent à l'intérieur de la profession journalistique, ils se distinguent donc des discours provenant de milieux extérieurs (analystes, universitaires). Le métajournalisme façonne donc le journalisme tel qu'il est imaginé ou souhaité par ses propres acteurs. Cela positionne le

journalisme comme une pratique qui n'est pas nécessairement stable mais comme un ensemble de pratiques qui génère des significations sociales (Gauthier, 2004) et, donc, qui se construit à elle-même à travers ses discours.

Une des formes que le discours métajournalistique prend est celle de la discussion des nouvelles technologies comme base de la réinvention journalistique. À travers les formes de travail qui sont encouragées par les technologies les journalistes cherchent à comprendre la réinvention de leur métier à travers ces mêmes technologies (Powers, 2012). Récemment un nouvel objet a pris sa place au sein de ces discours : la réalité augmentée.

On pourrait également comprendre le journalisme comme une profession, un ensemble de pratiques, qui n'est naturellement pas stable. Il s'agirait plutôt d'une activité vouée aux changements et aux variations constantes dans une grande variété de plateformes, contextes politiques et nationaux et périodes de temps (Carlson, 2015, p.6).

C'est en considérant cet aspect intrinsèquement flexible du journalisme que *JournARlisme* a été créé. Ainsi, l'angle d'approche de mon travail est d'essayer de comprendre comment la RA prend sa place, ou ne la prend pas, au sein de cette profession si fluctuante. Pour ce faire, j'utilise comme outil méthodologique et analytique un seul élément : le webdocumentaire. Plusieurs raisons qui m'ont poussée vers cette décision seront développées lors de ce document. Par contre, j'aimerais introduire ici mes motivations principales. D'un côté, je souhaitais concevoir un produit qui présenterait un intérêt pour les journalistes eux-mêmes, ainsi que pour un autre public restant normalement éloigné de la recherche. Le webdocumentaire est donc tout à la fois un outil de recherche académique et de vulgarisation ou même, de diffusion. D'autre part, je souhaitais utiliser les promesses

antérieures du journalisme, notamment celles liées au journalisme multimédia et interactif, pour explorer les questions qui existent dans la promesse actuelle. La recherche-crédation, une discipline qui semblait s'aligner avec ma conception de ce que la recherche scientifique peut offrir à la société, m'a permis de le faire. En plus, la recherche-crédation entre en dialogue avec plusieurs aspects de la recherche en journalisme, en lui permettant de s'approcher de la pratique journalistique et en réduisant, ainsi, l'espace méthodologique et épistémologique qui sépare la pratique du journalisme de sa théorisation et de son étude (Davies, 2015 ; C. Nash, 2013).

Ainsi, ce travail entend aller chercher, quand il ne les provoque pas, les discours que les journalistes portent sur eux-mêmes et leur pratique à travers l'optique du métajournalisme. Plusieurs auteurs (Carlson, 2015 ; Matheson, 2003 ; Zelizer, 1993) affirment que les journalistes s'engagent à parler de leur métier au public afin de trouver un consensus autour de leurs pratiques et identités. Plus concrètement, Carlson (2015) reprend de Zelizer (1993) l'idée que le journalisme utilise le discours pour contester et remodeler le consensus autour des pratiques en facilitant ainsi des changements qui peuvent être utiles et véhiculés par les technologies.

Mon intention était de créer un produit contenant des discours sur le journalisme produit par les journalistes. En bref, un produit métajournalistique capable d'inciter aux discours métajournalistiques qui façonnent la profession (Carlson, 2015). Cela m'a permis d'explorer la présence et le poids de la promesse du journalisme lié à la RA, et les attentes que cette technologie génère chez les journalistes. Il s'agit d'une recherche exploratoire qui m'a permis de mieux comprendre un mécanisme récurrent : celui de l'apparition de « nouvelles » technologies dans le journalisme.

Ainsi, mon objectif ici n'est pas de détailler une définition limitée de la réalité augmentée, réalité virtuelle ou réalités mixtes en général. Par contre, ma décision est que dans ma démarche cela aura lieu après les rencontres avec les journalistes. C'est à partir de l'analyse de leurs réponses encadrées dans le contexte du webdocumentaire qui les présente que je prévois saisir quelle est la vision de la RA dans le cadre des pratiques journalistiques.

Les pages qui suivent, plutôt qu'une réflexion sur le contenu, visent à expliciter la démarche de mon mémoire en elle-même : les doutes méthodologiques et épistémologiques (résolus ou pas) qui m'ont accompagné au long des derniers mois, le processus créatif et les difficultés théoriques ou techniques rencontrées sur le chemin, ainsi que quelques pages en guise de conclusion.

2— Revue de littérature

Dans ma problématique, deux éléments s'entrecroisent : la réalité augmentée (RA) comme nouvelle technologie qui arrive en force dans le dispositif d'un journalisme toujours en métamorphose et les promesses qui viennent la rencontrer en prenant la forme d'élément récurrent tel que le *hype* et les attentes envers ce qui paraît être une innovation révolutionnaire.

Dans les pages suivantes, je souhaite présenter brièvement une sélection d'articles scientifiques consacrés à la réalité augmentée et à la promesse.

2.1- Réalité augmentée, réalité virtuelle et réalités mixtes.

Lors que j'ai débuté ce mémoire je voulais me concentrer sur les promesses que la réalité augmentée offre au journalisme. Mais j'ai tout de suite compris que la réalité augmentée ne s'explique pas sans la réalité virtuelle (RV). En fait, dans JournARlisme RV et RA sont des notions souvent interchangeables dans les discours et font partie du même ensemble de promesses technologiques. »

La définition de la réalité virtuelle a évolué au cours des années et il ne semble pas avoir un consensus clair autour de celle-ci (Nevelsteen, 2015). Nonobstant, dans les années 1990 le terme « réalité virtuelle » se popularise (Mazuryk & Gervautz, 1996) et la frontière entre environnement 3D, monde virtuel ou expérience virtuelle devient floue en précipitant le besoin d'une définition plus claire, et en donnant naissance aux définitions actuelles. Que considérons-nous virtuel et réel ? Les définitions s'accordent souvent sur le fait que l'élément central est un environnement artificiel qui interagit avec l'utilisateur. La réalité virtuelle (ou même les réalités virtuelles) peut être décrite comme un ensemble de

simulations interactives médiatisé par l'humain et l'ordinateur (Brunnett, Coquillart, Van Liere, & Welch, 2013). Shroeder (2008), élargit cette définition en parlant d'un

« computer-generated display that allows or compels the user (or users) to have a sense of being present in an environment other than the one they are actually in, and to interact with that environment » (p.2).

Ainsi, la réalité virtuelle semble être un ensemble de technologies qui essayent de stimuler le maximum de sens possibles. En rejoignant Steuer, McRoberts (2017) souligne l'importance de comprendre l'expérience humaine qui est établie lors de l'utilisation. Et c'est précisément son utilisation qui est au centre des préoccupations des chercheurs qui s'intéressent à la RV et la RA.

L'expression « réalité augmentée » est utilisée dans le monde académique pour la première fois dans les années 1950. Morton Heilig, chercheur en cinéma, imagine la possibilité d'une expérience cinématographique qui immergera les spectateurs dans l'écran en utilisant tous les sens. Il nomme son prototype « Sensorama » (Robinett, 1994). Dès que la RA a commencé à prendre son apparence actuelle et une indépendance suffisante pour être utilisée relativement facilement par tout le monde, une deuxième forme de littérature a surgi : celle qui lui cherche des applications. Des auteurs en provenance de tous types de champs essaient de trouver une place à la réalité augmentée dans leur discipline. Dans le domaine de l'éducation, par exemple, la RA est présentée comme un outil qui pourrait faciliter et motiver l'apprentissage des étudiants dans des domaines tels que les mathématiques ou la physique (Bujak et al., 2013). D'autres auteurs en soulignent les bénéfices pour la facilitation de l'apprentissage ou la proposent comme un outil qui pourrait faciliter l'accès aux dispositifs numériques grâce à sa manipulation beaucoup plus intuitive (Cheng & Tsai, 2014).

Mais la chasse aux applications possibles de la RA ne se limite pas au monde éducatif. Elle s'étend vers la recherche médicale où elle pourrait aider à surmonter des phobies (Botella et al., 2011), entraîner les médecins novices à donner des mauvaises nouvelles (Bowyer et al., 2010) ou même à apporter des améliorations orthopédiques (Blackwell, Morgan, & DiGioia, 1998). Les sciences sociales s'intéressent aussi aux promesses de la RA et lui trouvent, par exemple, des applications dans le monde des musées et leurs visites guidées (Miyashita et al., 2008 ; Rhodes, 2015). La liste est inépuisable. La promesse de l'intégration de la RA dans tous les aspects de la vie humaine est très productive.

La description technique et les analyses statistiques et quantitatives commencent peu à peu à laisser de la place à quelques cadres de recherche plus critiques. Déjà en 2006, Correia & Romero (2006) avaient posé sur la table l'idée que la RA n'est pas seulement une superposition d'éléments numériques sur le monde physique. En 2015, Rouse, Enberg et leurs collègues (2015) proposent une relecture du continuum de la réalité augmentée et mixte présentée par Milgram en 1994, et selon lequel la RA se trouverait quelque part entre le « monde réel » et la réalité virtuelle. Cette définition qui n'était pas discutée ni même considérée avec un regard critique. Rouse et ses collègues (2015) défendent une RA qui est beaucoup plus qu'un élément technologique : elle comprend aussi des possibilités d'expression personnelle, de l'action collective ou des expériences engageantes.

Toutefois, la recherche sur la RA est en train d'accomplir son passage de l'enfance à l'adolescence, alors que la RA commence à être vraiment accessible pour tous les usagers. C'est-à-dire, au moment où avec un simple téléphone portable intelligent et un accès à Internet les usagers auront accès à toutes (ou presque) les promesses de la réalité augmentée. La recherche en RA est en ce moment en train de passer « from the laboratory

to the real world, technology to capability, space to place, and vision to perception » (Barba, MacIntyre, & Mynatt, 2012, p.929) proposent à la recherche une réflexion qui paraît écrite pour la recherche que je propose dans ce travail. Le temps est venu de ne plus simplement imaginer dans l'isolement d'un laboratoire ce qu'il serait possible de construire, pour commencer à comprendre ce qui existe déjà et en étudier la direction.

2.2- Promesse

Le concept de promesse est le deuxième pilier de ma problématique. Je le comprends comme le point de départ de plusieurs réactions soulevées lors de l'introduction d'une nouvelle technologie et de son dispositif dans la société et les conséquences de celles-ci. Ces diverses réactions sont provoquées par la promesse, mais aussi par quelques-uns de ses dérivés comme le hype, les attentes ou même l'utopie.

Je souhaite, dans cette brève revue de la littérature autour de la promesse et de ses déclinaisons, partir de ce qui me semble le point d'entrée du concept pour aboutir au détail concernant les promesses technologiques et même celles qui sont propres à la profession du journalisme, tout en passant par des éléments qui entretiennent avec la promesse un certain parallélisme, tels que l'innovation ou la vision du futur.

La promesse utopique a été liée au concept de technologie depuis les débuts de la civilisation. Sibley (1973) prévient déjà que l'utopisme lié à la technologie en relation avec l'Homme était présent dans les traditions préhébraïques. Leurs mythes se sont reproduits par la littérature universelle et la philosophie. C'est à partir du 18^e siècle que le progrès et le futur commencent à voir dans le changement social et technologique un synonyme d'amélioration. Dans les siècles suivants, Hegel et Marx laisseront en héritage cette conception (Sibley, 1973).

Mais, avant d'être promesse technologique, la promesse était aussi uniquement promesse. Dans l'optique qui nous occupe, il serait pertinent de la comprendre comme un acte de langage. Dans l'avant-propos du livre *La philosophie au risque de la promesse* (Crépon & Launay, 2004) la promesse est comprise comme un acte de langage dans le sens plus strict du mot. La promesse ne se produit que dans le langage puisque pour qu'elle existe il faut qu'elle soit exprimée, mais aussi entendue par une deuxième partie. Dans cette expression et réception deux éléments apparaissent : l'exigence et la contrainte. Puisque sans contrainte il n'y aurait pas besoin de promesse.

Dans la présentation d'un numéro de la revue *Sociologie et Sociétés* entièrement dédié à la promesse, Bardini et Proulx (2000) reprennent Gilbert Simondon et comprennent les promesses, en particulier celles du cyberspace, comme des « figures sociales » (et donc aussi religieuses) de la médiation technique des nouvelles technologies de l'information, dès les débuts d'Arpanet et jusqu'à ce qu'on connait comme l'Internet de nos jours. Les auteurs présentent le caractère magique de la promesse technologique, celui qui s'oppose au reste du monde pour répondre à sa résolution, mais aussi le caractère performatif dans l'acte de langage. Ils développent donc le double aspect de la promesse : ce qui est promis ne sera pas facile à accomplir, mais malgré toutes les difficultés celui qui promet s'engage à porter jusqu'au bout cette promesse. Ce double aspect est fortement présent et repris dans plusieurs moments de *JournARlisme*, où les journalistes expriment leurs projections du futur tout en réalisant l'impossibilité de celles-ci dans la situation actuelle du journalisme.

À travers les promesses que la technologie sans fil a présentées au cours de deux périodes (1870-1905 et 1973-2008), Bardini et Thibault (2008) explorent les capacités de la promesse comme actualisatrice du mythe tout en les distinguant théoriquement l'une de

l'autre. La disparition des fils porte irrémédiablement l'aspiration vers un mode de vie « mobile » et, par conséquent, plus démocratique, où les communications se fluidifient et facilitent la vie à tous les membres de la société. La promesse du sans-fil s'actualise également dans le monde journalistique. Notamment, l'arrivée d'Internet dans la profession devait signifier un accès à l'information plus transparent, direct, rapide et démocratique pour le public et les journalistes. Selon *JournARlisme* la RA apportera une expérience plus véridique et directe au public et cette expérience s'améliorera d'avantage quand les dispositifs de RA existent sans écrans et, bien sûr, sans fils.

Dans la littérature existante nous pouvons également retrouver des textes qui se concentrent sur la façon dont l'émergence des nouvelles technologies est communiquée et comment la promesse est véhiculée dans cette communication entre les communautés techno-scientifiques, les marchés et le public objectif. « La critique des technologies émergentes face à la communication promettante. Contestations autour des nanotechnologies », publié par Quet (2012) présente le recours à la promesse comme un outil récurrent dans la communication scientifique pour la création d'imaginaires et utopies collectifs qui ont comme mandat d'accompagner les innovations. Même si Quet (2012) se concentre sur les nanotechnologies, cet article nous mène à la compréhension du rôle, présenté comme pratiquement central, joué par ce « *storytelling* du futur » (Quet, 2012, p. 172). Il ne faut pas oublier en effet que les journalistes sont créateurs de *storytelling*, de récits. Et c'est souvent à travers leurs propres narrations qu'ils présentent leurs promesses technologiques à la profession. Ces narrations sont présentes dans *JournARlisme* à travers les expériences expliquées par les interviewés.

Ainsi, les promesses scientifiques, sociologiquement proches des promesses techniques et technologiques, affectent directement la circulation sociale des technologies. Ce que Quet (2012) définit comme capitalisme techno-scientifique alimente les spéculations propres à la culture scientifique de nos jours quand

« des financements parfois colossaux alimentent en permanence des projets dont la réalisation n'est envisagée que de façon très hypothétique. La conjonction de ces trois caractéristiques conduit à donner à la promesse un rôle essentiel dans le capitalisme techno-scientifique ». (Quet, 2012, p. 172).

Ironiquement, les journalistes, notamment dans *JournARlisme*, se trouvent souvent au milieu de cette conjonction. Ils sont en même temps collaborateurs de ce capitalisme techno-scientifique, dans leur rôle de créateurs de contenu qui alimentent les promesses, et consommateurs et public objectif direct des grandes compagnies colossalement financées. Ainsi toute la communication autour des promesses affecte les configurations sociales, tout en jouant un rôle non négligeable dans l'innovation et, par conséquent, la création des attentes sociales envers la technologie (Quet, 2012). Ainsi, *JournARlisme* crée un discours narratif qui veut être actif dans la création d'imaginaires collectifs des journalistes.

Dans « A Sociology of Expectations: Retrospecting Prospects and Prospecting Retrospects », Brown & Michael (2003) réaffirment l'importance de la promesse dans les enjeux du futur de la science et de la technologie. Les auteurs parlent d'attentes qui participent au « momentum upon which so many ventures in science and technology depend » (Brown & Michael, 2003, p. 3). Les auteurs proposent plusieurs facteurs qui altèrent l'engagement des acteurs dans des promesses : le degré de nouveauté technique, la demande incertaine d'un nouveau langage ou discours et l'emplacement des acteurs concernés dans un réseau composé, entre autres, de chercheurs, institutions, politiques et usagers potentiels. Ils soulignent également l'importance de comparer le présent et ses promesses avec d'autres

attentes déjà accomplies (ou pas) et le besoin d'une meilleure compréhension analytique des dynamiques internes des attentes en innovation. Est-ce que les journalistes se questionnent sur des promesses antérieures à celles de la RA ? Le journalisme multimédia, le journalisme citoyen : où sont-ils passés, quel a été leur destin ? Et surtout, se rendent-ils compte que ce qui occupe en ce moment leur temps est aussi une promesse ?

Le rôle des promesses et attentes technologiques est d'une telle ampleur que certains chercheurs mettent déjà en avant l'importance économique que leur exploitation peut apporter. Pollock & Williams (2010) signalent à quel point la fonction jouée par des professionnels des attentes (*expectations*), souvent des agences de consultation, peut influencer la mobilisation de promesses au sein de communautés d'utilisateurs et la société de consommation en général. Ce contrôle permet donc d'enrôler des acteurs externes parallèlement à un formatage et une définition précise de ce que la technologie et ses acteurs vont devenir dans le futur. Ils rejoignent donc Borup, Brown et ses collègues (2003 et 2006) dans la catégorisation des promesses comme créatrices du futur ou le façonnant. En bref les attentes sont si souvent extrêmement optimistes non pas à cause de l'ignorance, mais parce que une promesse initialement élevée attire plus d'inversions et d'attention, et est plus efficace dans la création d'une *agenda setting*. Ainsi, plusieurs analyses argumentent que le succès d'une technologie est dû à un dispositif hétérogène qui inclut l'activité humaine, certes, mais aussi des éléments non-humains (Pollock & Williams, 2010).

Guice (1999), nous introduit au concept de prophétie auto-réalisatrice, selon lequel la supposition de l'existence d'un objet provoque son existence dans l'imaginaire collectif. Ainsi cet objet, souvent en forme d'idée, est incorporé aux discours qui le façonnent selon les visions particulières qui s'y intéressent. Ainsi, même si Guice (1999) se réfère plus

concrètement à l'émergence de promesse grâce à l'action d'institutions publiques et gouvernementales il met en avant l'importance du discours pour convaincre le grand public des résultats qu'il faut attendre d'une promesse technologique. Ces discours se véhiculent souvent à travers les médias et, bien évidemment, du journalisme et des journalistes. Cela nous renvoie à nouveau vers Quet (2012) qui parle d'une économie de la promesse où les recherches scientifiques sont modulées pour être vendues au grand public en forme d'applications fabriqués par les discours. C'est la transformation des projets de recherche dans un « *storytelling* du futur » (Quet, 2012). Et « *storyelling* » est un mot qui se conjugue étrangement bien avec le sens que les journalistes donnent à leur travail (Carlson, 2015). Un sens qui est souvent reflété dans leur écrits et récits métajournalistiques.

Steensen aborde les promesses des nouvelles technologies dans le journalisme dans une série d'articles qui mettent en avant la non-réalisation des possibilités que la technologie devait apporter au journalisme. Lesdites nouvelles technologies ont toujours été entourées de mythes sur leur pouvoir révolutionnaire dans le journalisme. Dans les années 1990, par exemple, plusieurs ont prévu la fin du journalisme, mais, lors de l'arrivée d'Internet au tournant des années 2000, t d'autres ont opté pour une prévision « *profoundly optimistic on behalf of the future of journalism in new media* » (Steensen, 2011, p.311) complètement immergée dans le déterminisme technologique, Mais, les années passent et la grande révolution technologique qui avait été promise au journalisme ne semble pas aboutir.

Steensen observe que les possibilités que les nouvelles technologies apportaient au journalisme sont soit ignorées, soit implémentées beaucoup plus lentement de ce qui était prévu. Dans le journalisme donc, les promesses n'arrivent pas comme elles étaient prophétisées. L'auteur se permet même de qualifier toutes ces promesses et essais de

prédictions comme utopiques. Il met en relation ces utopies spécialement avec l'hypertexte, le multimédia et l'interactivité (Steensen, 2009). Trois éléments qui semblaient être capables de révolutionner le journalisme.

3— Méthodologie

La méthodologie de ce travail a supposé une intense recherche d'équilibre entre trois volets : les aspects intrinsèques de la recherche-crédation, l'inévitable lien acquis avec la théorie enracinée et l'insertion du webdocumentaire comme outil méthodologique.

La jeunesse de la recherche-crédation dans le champ de la recherche en général et dans le secteur de la communication en particulier a généré le besoin de creuser dans des disciplines parallèles telles que l'art, l'anthropologie ou même, l'architecture. Toutefois, les liens épistémologiques poreux (Laurier & Lavoie, 2013) entre ces différents champs de recherche ont permis un transfert de connaissances cohérent avec l'ensemble de la démarche.

De son côté, la théorisation enracinée a été, dès le premier moment, un choix prioritaire pour cette recherche étant donné son caractère exploratoire. Néanmoins, les caractéristiques de la recherche-crédation ont rendu nécessaire une révision de la théorisation enracinée. Sans délaisser ses bases, j'ai adopté là quelques éléments de la théorisation enracinée pour l'adapter à l'analyse de mon travail, qui est essentiellement composé de matériel audiovisuel.

Finalement, et au fur et à mesure de l'avancée de mon travail, j'ai compris qu'il fallait saisir le webdocumentaire que j'étais en train de créer comme un autre outil méthodologique. Les démarches nécessaires pour l'élaboration de la pièce multimédia ne cessaient de présenter un parallélisme avec un processus d'analyse (voir figures 1 et 2). L'édition audiovisuelle, le design des éléments interactifs et bien d'autres détails ont mis en scène un grand aspect de l'analyse qui a permis l'achèvement de ce mémoire comme un travail de recherche en plus d'une œuvre journalistique.

L'importance de ces trois volets rapidement résumés dans ces lignes précédentes me conduit à fournir une explication plus détaillée que vous trouverez dans les prochaines pages. L'explication de la méthodologie se termine par un petit retour sur l'entrevue comme outil de recherche, étant donnée l'importance transversale de celle-ci lors de tout mon travail.

3.1- La recherche-crédation

La recherche-crédation est décrite par Chapman et Sawchuk (2012) comme une discipline académique émergente dans les sciences sociales qui intègre dans l'ensemble de la démarche un processus de création ou production. Le champ de la recherche-crédation tient à sa courte vie, du moins sa vie reconnue, pour laisser le choix entre plusieurs conceptions de sa pratique (Laurier & Lavoie 2013). Ainsi, la recherche-crédation peut être interprétée comme un défi méthodologique et épistémologique envers les pratiques de recherche traditionnelles ou, au moins, envers celles qui comptent sur une standardisation de leur processus (Chapman & Sawchuk, 2012). Le champ de la recherche-crédation englobe des champs disciplinaires poreux et c'est cela qui rend efficaces les croisements interdisciplinaires, comme celui qui m'occupe, en matière de contribution à la science. (Laurier & Lavoie, 2013)

J'envisage ma recherche non comme un cadre, mais comme un espace qui, tout en restant dans la logique de la recherche, me permettra de trouver « le point tangible » (Bienaise, 2016, p.10) entre la théorie et la pratique en m'autorisant à trouver des réponses à mes questionnements. Une grande partie des articles scientifiques de référence associent la recherche-crédation à un effort du monde artistique à trouver sa place dans la recherche ou, du moins, à ce que son processus de création soit reconnu comme une recherche du savoir (Laurier & Lavoie, 2013).

En reconnaissant que mon projet n'est pas dans le domaine de l'art, je pourrai m'interroger sur la pertinence de celui-ci dans la recherche-création. En effet, le côté artistique de la recherche-création n'apparaît pas dans *JournARlisme* au-delà du précaire design graphique. Ou, en tout cas, je ne considère pas *JournARlisme* comme étant de l'art. Alors, pourquoi utiliser avec tant d'insistance le terme recherche-création ? Le journalisme n'est peut-être pas un art en tant que tel, mais la création a été un élément clé dans l'ensemble du processus. C'est donc l'aspect « création » qui me permet de classifier mon projet dans la recherche-création.

3.1.1. Un pont entre le journalisme et la recherche sur le journalisme ?

Un questionnement en lien avec la recherche-création m'a poursuivie pendant une longue partie de mon processus de création. Quel est le trait de séparation entre journalisme approfondi et recherche académique ? Qu'est-ce qui différencie mon mémoire d'un simple webdocumentaire ? Est-ce qu'une production journalistique peut être considérée comme de la recherche ?

Ce qui paraît évident, c'est que le journalisme quotidien ne peut être considéré comme recherche académique. Cela est d , d'un côté, aux influences externes et aux circonstances de la publication de ces travaux. Deuxièmement, ce qui différencie le journalisme d'une recherche académique est très souvent la méthodologie utilisée pour sa production. Quelques auteurs affirment par exemple que le journalisme pourrait être de la recherche à partir au moment où il produit un nouveau savoir (C. Nash, 2013). Ainsi, tout cela n'exclut pas le journalisme du domaine de la recherche (Bacon, 2006) dès lors qu'il est produit dans des circonstances favorables.

Le journalisme a été pendant longtemps une discipline qui ne s'est pas sentie à l'aise dans de la recherche académique et qui surtout, n'a pas été perçue de la même manière par les académiques que par les journalistes (Deuze, 2005 ; Niblock, 2007 ; Zelizer, 1993). Le journalisme a souvent été traité dans la recherche académique en isolant certains aspects du phénomène. Ce manque de consensus peut être dû à plusieurs raisons, la plus problématique étant autour de sa définition épistémologique. L'hybridité disciplinaire (Reese, 1999 ; Zelizer, 1993) de la recherche sur le journalisme l'a souvent amené à une incertitude traduite par une perception de manque de méthodologie académique (Lamble, 2010). Depuis quelques années, le journalisme semble trouver sa place au sein de la communauté académique (Bacon, 2006) où il essaye intensément de trouver un équilibre recherche-pratique.

L'une des voies pour retrouver cet équilibre est peut-être celle que Bacon propose. Il faut trouver un moyen d'utiliser le journalisme comme recherche pour que la recherche sur le journalisme ne devienne pas une affaire complètement étrangère à la profession journalistique (Bacon, 2006). Cette solution se rapproche, et nous rapproche, à nouveau de la recherche-crédation ou de la création comme recherche. Notamment, Davies propose la recherche comme moyen

« to get best-practice investigative journalism recognized as a valid form of research that can help our democracy to function by doing some of the heavy lifting involved in holding power to account » (Davies, 2015, p.51).

Ainsi, l'auteur expose la recherche comme réponse à la diminution de journalisme d'investigation et sa qualité à cause des difficultés que les salles de rédaction des journaux traditionnels sont en train de subir.

Les études en journalisme ont tendance à examiner celui-ci de l'extérieur, ce qui n'aide pas à la relation pratique-théorie de la profession (Bacon, 2006 ; Niblock, 2007 ; Zelizer, 1993). Bacon (2006) suggère que des projets comportant des journaux de bord ou juste des

questionnements du processus peuvent aider à réduire cette distance. Je suggère alors que les réflexions portées sur le processus de création du webdocumentaire, contenues dans ce document même, constituent l'élément qui transforme un webdocumentaire en un mémoire de maîtrise en recherche en communication. Je vais aussi soutenir, dans les quelques paragraphes qui suivent, que la méthodologie utilisée pour la création du webdocumentaire est basée sur la recherche qualitative, un autre aspect qui rapproche ma création de la recherche académique.

Selon Lambie (2010), la non-reconnaissance de la méthodologie journalistique a forcé beaucoup de journalistes s'inscrivant dans la recherche académique à devoir utiliser des méthodologies d'autres disciplines. Jusqu'au point où la frustration les amène à délaisser la recherche en journalisme pour s'inscrire dans des disciplines voisines et plus « solides » telles que la sociologie ou l'histoire. C'est aussi un peu dans cette situation où je me trouvais au début de mon mémoire : je voulais contribuer directement au corpus pragmatique du journalisme et donc je ne voulais pas m'éloigner de celui-ci en utilisant uniquement les ressources propres à d'autres disciplines comme la communication ou la sociologie.

Devant le changement technologique constant que le journalisme expérimente, il est essentiel que les universitaires qui travaillent cette discipline soient à jour (Bacon, 2006). Et pour cela, il faut s'éloigner des pratiques traditionnelles de la recherche, car celles-ci présentent le danger de retomber dans la dichotomie théorie/pratique dont la recherche en journalisme essaye de s'éloigner depuis des décennies.

Nous pouvons trouver dans les études en architecture un parallélisme avec la situation des projets journalistiques en recherche académique (Findeli & Coste, 2007). Malgré les différences évidentes entre la recherche en architecture et les besoins de la recherche en

journalisme il me paraît que l'importance d'un projet dans le dispositif d'ensemble de la recherche les unit. Dans la recherche en architecture, Findeli et Coste (2007) observent une contribution très faible au corpus de la discipline architecturale et une pertinence qui ne peut pas toujours être prouvée. Une grande partie des étudiants au doctorat en architecture finissent donc par se pencher vers l'histoire, la sémiotique ou même la sociologie de l'architecture. Ce recours à d'autres disciplines est rendu nécessaire parce que la mise en place d'un projet architectural, comme celui mené lors des études portant au diplôme, ne produit pas forcément des nouvelles connaissances nécessaires à un projet doctoral.

Les auteurs proposent de baser la recherche-projet non sur la pratique créative, mais sur « le cadre théorique et conceptuel de la praxis, autrement dit de considérer que l'activité de projet relève de la philosophie pratique (ou éthique) » (Findeli & Coste, 2007, p.153). Ainsi, cette recherche projet serait ancrée dans le projet et permettrait des allers-retours vers le monde extérieur sur lequel porte le projet et vers le monde intérieur des acteurs du projet. Elle est également prête à induire au travail réflexif au moment de la création, qui devient interprétatif lorsque celle-ci est achevée.

Finalement, cette recherche-projet permet d'arriver à des conclusions générales « au triple plan de la théorie, de la pratique professionnelle et de l'enseignement » (Findeli & Coste, 2007, p.153). C'est vers les deux premiers aspects que mon travail veut se diriger, même si le troisième pourrait ne pas être exclu dans le futur.

C'est donc dans la recherche-crédation que j'ai trouvé mon refuge : une recherche pragmatique qui lie la recherche en journalisme avec un journalisme actualisé. Je propose, dans mon travail, de renforcer les liens entre chercheur et journaliste en incarnant les deux rôles en même temps lors de ma démarche. J'espère ainsi raccourcir la distance pratique-

recherche et renforcer une communication qui aurait, à mes yeux, plus d'avantages que d'inconvénients.

3.2 – Une théorisation enracinée créative

Les théories qui se retrouvent au cœur des problématiques d'une recherche-crédation proviennent souvent d'autres disciplines et ne sont pas dénuées de turbulences. Elles doivent donc trouver un équilibre entre l'appropriation des objets et des structures de pensées en provenance d'autres domaines et sa propre complexité théorique sensible (Laurier & Lavoie, 2013). J'ai trouvé dans la théorie enracinée (traduction de l'anglais de *grounded theory*), et dans les analyses qualitatives en général, un partenaire idéal pour équilibrer le besoin d'une théorie préétablie et riche en outils méthodologiques avec la liberté nécessaire dont j'avais besoin pour une recherche exploratoire en recherche-crédation.

Je reprendrais ici l'explication que Paillé (1994) donne de la théorisation enracinée pour développer brièvement la compréhension que j'en ai. La théorisation enracinée est un ensemble de méthodes qui comprend la théorie comme un processus de création de sens ou un renouvellement de la compréhension d'un phénomène. Ainsi l'objectif n'est pas de formuler une théorie détaillée, mais plutôt de comprendre l'ensemble d'un phénomène d'une façon logique et structurée. Le résultat de ce processus sera fortement ancré dans les données empiriques sur lesquels le processus est basé. Toutefois, il faut éviter de confondre la théorisation enracinée avec une analyse de données. Car la théorisation enracinée représente

« une démarche itérative de théorisation progressive d'un phénomène (...) c'est-à-dire que son évolution n'est ni prévue ni liée à la fréquence d'un mot ou d'une proposition apparaissant dans les données » (Paillé, 1994, p.151)

À mon avis, plusieurs propriétés confirment l'affinité entre la recherche-crédation et la méthodologie de recherche enracinée. Mais il en est une qui me paraît particulièrement révélatrice pour ma démarche. Il s'agit de la non-linéarité. La théorisation enracinée est en effet caractérisée par une « circularité entre la collecte et l'analyse de données, et une attention constante à l'émergence des données empiriques » (Luckerhoff & Guillemette, 2012, p.13).

La recherche-crédation peut également être considérée comme un processus qui lie la linéarité avec la circularité (Horowitz, 2014). L'explication se trouve dans la force accordée à ce qui serait le point final de toute recherche : la diffusion de ses résultats et, donc, faire parvenir à un public plus ou moins élargi les conclusions de la démarche. Par contre, dans la recherche-crédation celle-ci se retrouve à faire partie d'une coquille herméneutique qui remet l'expérience de la connaissance comme un élément réflexif qui se reproduit tout au long du processus du projet de recherche et même au-delà de celui-ci.

D'un point de vue épistémologique, mon objet de recherche équivaut à un terrain à explorer. Il ne s'agit pas ici d'une exploration linéaire de A à B, car elle est plutôt marquée par une circularité qui oscille entre le monde des idées et le monde empirique pour valider les analyses et enrichir les nouvelles réponses à des questionnements (Luckerhoff & Guillemette, 2012). En effet, la logique compréhensive de la recherche qualitative m'a permis d'appréhender ma recherche comme un processus descriptif de manière inductive, progressive et récursive (Imbert, 2010). « Le chercheur est analyste et l'analyste est chercheur » observe Paillé (1994, p.152) en insistant sur la nécessité d'une activité constante qui exige des actions qui se reprennent dans le temps et dans l'espace : observer, interviewer, transcrire, repartir sur la littérature, écrire, réécrire...

Selon Morin (2014) la méthodologie ne se formule que pendant que la recherche a lieu et que celle-ci a atteint un certain point de maturité ou quand sa réévaluation résulte nécessaire pour achever la recherche. Laurier et Lavoie (2013) résument ainsi l'holisticité des projets de recherche-crédation :

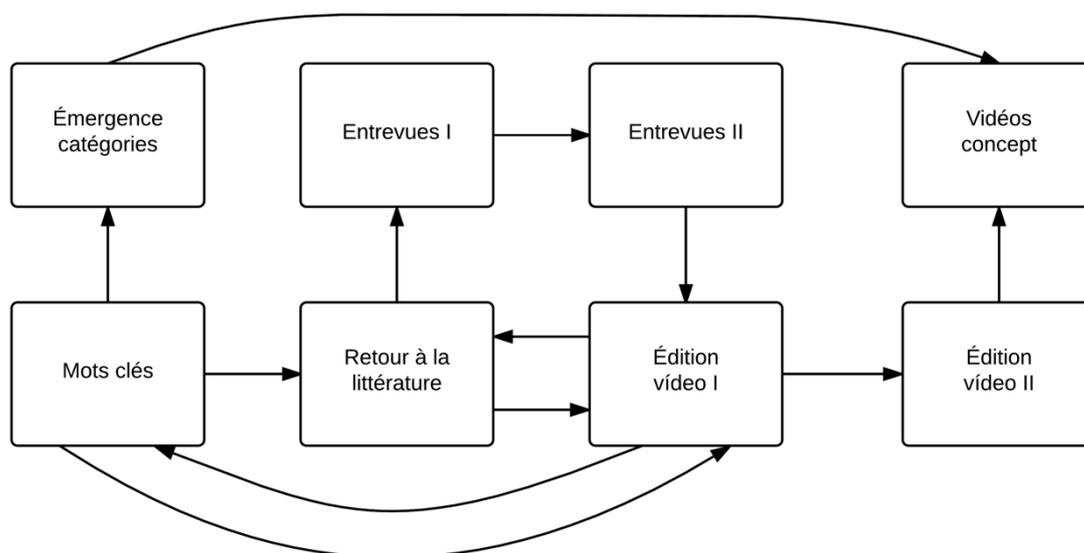
« les réseaux constitutifs qui président à l'élaboration de l'œuvre ne peuvent se séparer de celle-ci, et ce, autant dans son processus de formation que dans celui lié à son apparition ou à son achèvement » (p.307).

Il serait aussi important de souligner l'aspect itératif de la recherche-crédation tout en mettant en avant la production de savoir à travers le travail créatif sans devoir toujours passer par l'interprétation et l'analyse (Chapman & Sawchuk, 2012). Cela nous renvoie bien sûr directement à la théorisation enracinée et à sa circularité, mais aussi à une vision holistique qui est commune dans la réflexion pour la méthodologie de la recherche-crédation.

Au-delà de l'affinité qu'il peut y avoir entre la recherche-crédation et la théorie enracinée, je voudrais aussi attirer l'attention sur le besoin que la recherche en journalisme expérimente en recherche qualitative. Même si des approches ethnographiques sont de plus en plus utilisées pour la recherche en journalisme, la recherche qualitative peut offrir à celle-ci un appui complémentaire décisif aux nombreuses analyses de contenu ou aux enquêtes quantitatives qui règnent dans la recherche sur le journalisme (Steensen, 2011)

En conclusion, je tiens à présenter mon travail comme le résultat d'une méthodologie fortement liée à la théorisation enracinée. Pourtant je la considère, non pas comme une méthodologie enfermée et rigide, mais plutôt comme un regroupement d'outils propres à l'analyse qualitative qui peuvent s'adapter facilement à la recherche-crédation. Si je devais me situer dans un type de démarche épistémologique, je me situerais sans doute dans une démarche post-positiviste où mon rôle ne serait pas celui du chercheur qui tient à trouver

une réponse unique et irréfutable, mais plutôt d’approfondir ma connaissance en répondant de façon exploratoire à des questions que je juge importantes dans mon domaine.



Dans l’ensemble de ma démarche, les entretiens ont été réalisés en deux périodes séparées par un intervalle d’un mois et demi. D’abord j’ai réalisé ceux d’Éva et Laia, quelques semaines après celui de Mehdi et finalement ceux de Robert et Ray. Au cours de cette période, j’ai commencé à éditer et analyser les premiers entretiens, ceux de Mehdi et Laia, ce qui m’a servi pour faire un retour sur ma grille d’entretien et ma littérature et m’ajuster ainsi pour les autres entretiens à venir. Cet intervalle de temps a été également utile pour pouvoir réfléchir et rechercher les étapes suivantes dans le contexte de ma recherche tout en restant dans le cadre d’une méthodologie inspirée par la théorisation enracinée.

Après avoir effectué tous les entretiens, et dans une recherche plus classique où le résultat de l’analyse se présenterait par écrit, le processus usuel aurait nécessité celui de la transcription verbatim des entretiens pour ensuite en extraire des mots clés, des étiquettes et

finalement des catégories émergentes, en pouvant observer, dans le cas de la théorisation enracinée, quelques allers-retours.

Après avoir renoncé à la transcription écrite des entretiens enregistrés en vidéo, j'ai décidé d'implanter les processus propres de la théorisation enracinée directement avec le matériel qui allait composer JournARlisme : l'audiovisuel. J'ai tout d'abord procédé à l'édition des entretiens en petites capsules contenant les questions. Cela était nécessaire pour la construction du webdocumentaire. Par contre, j'aimerais remarquer que pendant que je faisais cela j'écoutais déjà pour la première fois les réponses des interviewés. Au cours de tout le processus, et grâce aux caractéristiques de l'édition vidéo, j'allais finir par connaître par cœur toutes leurs réponses.

Une fois les capsules audiovisuelles prêtes, j'ai pris le temps de les réécouter, tout en en profitant pour rééditer si quelque chose ne fonctionnait pas, et faire une liste de tous les mots qui me semblaient pertinents. J'ai ensuite travaillé sur ces listes de mots clés pour faire émerger des catégories qui me mèneraient à des concepts issus du terrain.

Mon intention était d'unir les voix des interviewés dans des concepts clés, qui seraient les équivalents des catégories textuelles. Dans la circularité propre à cette recherche, tous les concepts ne sont pas sortis au même moment. J'ai donc commencé à éditer ceux qui avaient émergé plus clairement à travers les listes de mots clés : Expériences et Réalités. Bien évidemment, lors de leur création je remarquais que même si sur le papier j'avais classé un mot clé dans une catégorie, cela ne voulait pas nécessairement dire qu'il y serait finalement inclus. Ainsi les catégories réaffirmaient leur identité non seulement par mots clés, mais aussi par rapport au contexte audiovisuel et discursif qui les accompagnait. Pour cela, je faisais des allers-retours sur les vidéos, qui pourraient être ici l'équivalent du verbatim. Ainsi, je repérais

des éléments qui appartenaient peut-être à la catégorie qui était en train d'être créée, mais qui n'avaient peut-être pas été repérés au moment plus préliminaire, rappelons-le, de la collecte de mots clés.

Le mécanisme inverse s'est également produit. Lors de l'édition des vidéos de concepts clés, où il fallait que je mette en conversation les cinq interviewés afin de produire un sens autour le concept que je voulais exprimer je repérais également des éléments qui au premier moment ne semblaient pas rentrer dans mes catégorisations. À ce moment-là, le processus d'étiquetage reprenait.

Il est plausible que l'édition de ces vidéos concepts était ce qui s'approchait le plus de la rédaction d'une analyse. Cette édition me poussait inévitablement à une réflexion sur mon sujet de recherche et me portait également souvent à revoir ma problématique pour m'y resituer, ajouter des détails pour l'enrichir ou la modifier.

Je tiens également à souligner que JournARlisme est composé d'autres éléments tels que des vidéos d'introduction aux concepts clés (notamment réalité augmentée et promesse), des textes qui font partie intégrante de la discussion ou des auto-entretiens de la chercheuse. Ces éléments ont aussi subi un processus non linéaire lors de leur création. Prenons comme exemple les vidéos qui présentent au public les concepts de promesse et de RA. La séquence sur les promesses a été un des premiers éléments créés par la chercheuse. Mais, au fur et à mesure que JournARlisme prenait sa forme et son signifiant finaux, il a dû être modifié pour s'adapter au sens issu des analyses des entretiens. Ainsi, le processus a été un ensemble d'aller-retours constants entre tous les éléments constitutifs de JournARlisme, les données récoltées pendant les entretiens et les références théoriques.

Figure 1 : C'est à travers cette image et une explication détaillée du processus de théorisation que j'ai voulu exemplifier comment la théorisation enracinée a été utilisée dans l'ensemble de ma démarche.

3.3 – L'importance accordée à l'entretien

L'entretien est, autant pour les journalistes que pour les chercheurs, une façon de représenter le monde extérieur et de l'emmener dans leur travail. Denzin (2001) cite Dillard pour exprimer ainsi cette représentation : « interview is a simulacrum, a perfectly miniature and coherent world in its own right (see Dillard, 1982: 152) » (p. 25). La nature de ma recherche m'a pourtant portée à une réflexion qui va au-delà de la nature épistémologique des entretiens. Comment dois-je envisager les entretiens dans ma double facette journaliste-chercheuse ? Comment est-ce que les interviewés, habitués à être eux-mêmes les intervieweurs allaient y réagir ?

Le fait d'avoir choisi l'entretien comme outil principal de ma démarche se justifie par plusieurs raisons. La première est sans doute la confiance accordée aux interviewés en tant que professionnels qui maîtrisent leurs routines et qui sont donc capables de les exprimer en forme de discours (Bougeois, 2014). À travers les entretiens, ils ont donc transformé leur expérience en une expression facilement consommable (Denzin, 2001) pour les spectateurs de JournARlisme.

En étant moi-même journaliste, je me suis inévitablement posé la question : qu'est-ce qui va différencier les entretiens que je m'apprête à réaliser de ceux que les journalistes que j'interviewe pourraient faire lors de leur exercice professionnel ? Poupart (2012) soutient que ce qui transforme l'entretien en un élément propre à la recherche se trouve dans la méthodologie employée pour sa réalisation et « avec les impératifs de la recherche » (p.61).

Ainsi, le chercheur doit faire « un effort continuuel de réflexivité » pour intégrer l'entretien et son contenu dans l'ensemble de la recherche.

L'entretien représente, en effet, un outil primordial du journalisme. Il paraîtrait donc évident que leurs réactions devant l'entretien ne sont pas exemptes d'anticipations vis à vis des réponses attendues. Ainsi, pour qu'un entretien de recherche effectué avec un journaliste soit effectif il faut trouver la modalité adéquate, celle qui permettra au journaliste de s'exprimer sans les contraintes de celui qui connaît trop bien l'enjeu où il se situe (Demazière, 2012).

Une deuxième raison, non de moindre importance, qui m'a poussée vers les choix de l'entretien, est constituée par la recherche de la profondeur dans les explications (Baribeau & Royer, 2012). Pour leur permettre cette expression qui se traduit en matériel d'analyse et de compréhension pour le webdocumentaire, j'ai opté pour l'entretien semi-directif. Celui-ci m'a permis de donner la parole aux journalistes tout en me permettant une préparation préalable qui pouvait être adaptée, en se basant encore une fois sur la recherche enracinée, en fonction des besoins du processus.

Dans mon travail, l'entretien n'est pas seulement un élément de récolte de données, mais aussi l'expression de ces données. Ainsi, les entrevues sont présentées devant le lecteur-public et lui permettent d'analyser à sa guise la problématique proposée. Je propose donc de voir l'entretien non seulement comme une méthode de récolte de données, mais aussi comme un outil qui produit des contenus sur la réalité qui m'intéresse. (Denzin, 2001) Ainsi, l'entretien est un contenu actif où le sens se constitue en temps réel en créant un microcosme (Denzin, 2001) qui permet de lire, à une autre échelle, les événements qui se produisent à l'extérieur de celui-ci.

L'entretien qualitatif m'a permis également de « faire émerger des dimensions auxquelles on n'avait pas songé au départ » (Poupart, 2012, p. 64) qui peuvent faire surgir des nouvelles facettes de l'objet d'étude. Ainsi, si nous comprenons les entretiens comme producteurs de contenus et de discursivités, nous pouvons interpréter les discours des journalistes comme le contexte créateur de pratiques (Hampton, 2012).

3.4- Le webdocumentaire comme outil de diffusion de la recherche

Le webdocumentaire (aussi appelé web-documentaire, documentaire interactif, webdoc, documentaire multimédia ou I-doc) est l'assemblage d'éléments audiovisuels tels que la photographie, le son, le texte, la vidéo et d'autres éléments graphiques qui s'entrelacent pour donner voix à une narration d'un phénomène. Le webdocumentaire est associé au web, donc mis en ligne, et en lien avec les possibilités d'Internet : réseaux sociaux et bases de données entre autres (Gantier & Bolka-Tabary, 2011).

Le webdocumentaire se présente comme un objet d'étude intéressant pour les chercheurs en communication, puisqu'il enferme en lui-même

« la mutation structurelle de l'industrie audiovisuelle et du journalisme : fusion, absorption et redéfinition des périmètres d'action et d'interdépendance de chaque profession » (Gantier & Bolka-Tabary, 2011, p. 120).

Le webdocumentaire a constitué, et constitue sûrement encore, une promesse du journalisme depuis son apparition. Il est né peu après l'arrivée du web accessible à tous les foyers, au début des années 2000 (Gantier & Bolka-Tabary, 2011), et n'a pas cessé de muter et évoluer vers de formes diversifiées. Il s'agit d'un format qui est irrémédiablement lié à l'évolution des technologies. Ainsi, sa place au sein de ma recherche se trouve rapidement justifiée par mon intérêt à comprendre le processus de changement technologique et

appréhender l'état actuel du journalisme face à la promesse de la réalité augmentée grâce à la qualité reflexive de ce format.

Dans sa thèse intitulée *Interactive Documentary : towards an aesthetic of the multiple*, Gaudenzi (2013) présentait le documentaire comme un outil interactionnel en lien avec la réalité tout en poussant à une réflexion collective entre l'auteur et le spectateur. Nash (2012) le présente comme un produit qui est également un processus invitant le spectateur à participer à la création du sens qui en émerge. Ainsi, les documentaires contiennent la possibilité de contribuer au discours public (K. Nash, 2012). C'est cette notion de partage de savoir qui me conduit à inscrire ma recherche dans un espace audiovisuel.

En optant pour l'interactivité du documentaire et donc vers un webdocumentaire, je souhaite aller à la rencontre de spectateurs actifs dans leurs recherches de savoir. Gaudenzi (2013) associe l'interactivité des webdocumentaires avec une invitation aux spectateurs de forger leur propre réalité. « By placing the viewer in a position of doer they afford specific roles that are both symptomatic and formative of social and political power relations » (Gaudenzi, 2013, p.37). Ainsi, les webdocumentaires peuvent être créateurs de nouvelles épistémologies et sont des artefacts relationnels qui permettent un engagement de toutes les parties intéressées.

D'un point de vue sûrement plus positiviste, les documentaires traditionnels et linéaires donneraient à l'auteur le pouvoir d'influencer tangiblement l'audience (Gifreu, 2011). Grâce au webdocumentaire, le public prend en charge une partie de cette responsabilité et par l'interactivité proposée, il devient constructeur de ses propres sens. Gantier et Bolka-Tabary (Gantier & Bolka-Tabary, 2011) parlent notamment du besoin d'un « investissement cognitif » (p. 128) de la part de l'utilisateur pour générer le sens qui a porté

l'auteur à la création du webdocumentaire. Ainsi, le webdocumentaire devient un outil méthodologique et d'analyse pour le chercheur ainsi que par le public qui le visualise.

3.5 – Ma place, dans tout cela...

Les caractéristiques de mon travail ne sont pas, du moins pas exclusivement, celles de l'auto ethnographie. Néanmoins, je suis consciente, et je l'ai également été tout au long du processus, de ma subjectivité dans l'ensemble de ma recherche. Les éléments que Ellis et Bochner (2000) appellent « layers of consciousness connecting the personal to the cultural » (p.39) sont infiltrées dans tous les étapes, textes et vidéos de mon travail.

Dans les ethnographies réflexives, l'expérience du chercheur est déterminante pour choisir l'angle épistémologique de la recherche (Ellis & Bochner, 2000). Dans mon cas, c'est mon expérience professionnelle et personnelle qui m'a guidée vers ma problématique et mon questionnement. Je pourrais être donc qualifiée de chercheuse opportuniste (Ellis & Bochner, 2000) même si mon questionnement est solidement fondé sur une littérature académique, puisque ce sont mes propres expériences comme journaliste, et même comme public du journalisme, qui m'ont portée vers ces questionnements. Ma subjectivité fait intrinsèquement partie de *JournARlisme* dès le moment où elle interagit pour choisir le sujet qu'il abordera jusqu'à mon apparition dans l'auto-entretien tout en passant par mes interactions lors des entretiens et les décisions prises pour créer le webdocumentaire.

Lors de l'analyse des vidéos, par exemple, je n'ai pas seulement analysé les réponses des interviewés comme chercheuse, mais aussi depuis ma subjectivité comme femme journaliste. Je rejoins Ellis et Bochner (2000) quand ils affirment que le savoir humain ne peut pas être indépendant de l'esprit humain. De la même façon, Bochner et Ellis (2000) soulignent l'utilisation de tous les sens ainsi que de tout le corps, des sentiments et des émotions, à savoir l'utilisation du « self », pour comprendre l'autre. Mes actions ne pouvaient notamment

pas être identiques lors d'entretiens effectués avec des personnes que je n'avais jamais vues et que je contactais pour la première fois à travers d'un appel Skype que lorsque j'interviewais une de mes amies les plus proches, une journaliste spécialisée dans la RA. Les sensations, les peurs, le rythme des questionnements, le langage corporel, la réception des réponses... et bien d'autres aspects desquels je ne suis peut-être même pas consciente différent à chaque entretien.

Quelques auteurs (Henley, 1998 ; Shrum, Duque, & Brown, 2005) insistent sur le fait que la médiatisation des caméras provoque l'engagement du chercheur sur les expériences des personnages derrière les caméras. Ma subjectivité est irrémédiablement liée à l'usage de la caméra, même si celle-ci se trouve à son tour médiatisée par un ordinateur, et sa médiation entre les sujets qui se trouvent de l'autre côté. Ainsi, pour Shrum, et ses collègues (2005) le chercheur derrière la caméra peut arriver à une compréhension qui est inaccessible à ceux et celles qui tiennent à éloigner tout aspect subjectif de la recherche (Shrum et al., 2005). Je me suis donc résolue, à devenir aussi un interviewé parmi d'autres. En effet, mon auto-entretien prendrait une autre forme que ceux effectués aux autres journalistes de *JournARlisme*. L'exercice des auto-entretiens a sûrement été celui le plus expérimental et personnel de tout le processus. Mais il a été aussi le moyen de mettre en valeur toutes les réflexions qui ont surgi avant, durant et après la réalisation du webdocumentaire. Je n'ai pas préparé à l'avance mes réponses ni j'ai voulu les appuyer principalement sur la littérature académique. Les vidéos qui font partie de l'auto-entretien sont issues uniquement des réflexions apparues tout au long du mémoire et sont sûrement aussi celles qui resteront avec moi dans le futur. En bref, un exercice catalyseur de toute une année de travail.

4— La création du webdocumentaire

Dans *JournARlisme*, toutes les démarches propres à un mémoire classique se voient achevées dans un produit final où les références bibliographiques, les sections traditionnelles ou tout simplement le texte disparaissent de la simple vue du lecteur (ou du spectateur, dans ce cas). À l'inverse, le résultat du mémoire est un webdocumentaire parfaitement fonctionnel qui contient, en lui-même, le résultat de toutes ces démarches. De plus, le processus créatif et technique de l'œuvre a permis l'analyse des données de recherche ainsi que leur interprétation. Toutefois, quelques explications restent nécessaires afin de comprendre comment un processus traditionnel de recherche peut être implicite dans le résultat présenté. Vous trouverez donc dans cette explication l'équivalent de mon journal de bord, redistribué dans les éléments les plus représentatifs de la démarche.

4.1- Les entretiens

Les entretiens, comme décrits dans la section consacrée à la méthodologie, sont au cœur de *JournARlisme*. Toutefois, tous n'ont pas eu la même évolution lors de leur préparation et exécution.

La recherche pour trouver des professionnels prêts à être interviewés ne s'est pas avérée facile. Parmi les cinq personnes interviewées, trois sont des journalistes (Eva, Laia et Robert) et deux appartiennent au monde de la communication et travaillent dans un environnement (Ray) et avec des produits (Mehdi) qui sont en réaction avec le journalisme qui utilise les nouvelles technologies. Bien que la recherche porte sur le journalisme, je ne considère pas les journalistes comme les seuls acteurs des processus journalistiques. Notamment, dans mon travail je reprends la vision de Carlson (2015) qui argumente que les journalistes sont intégrés dans des réseaux d'acteurs et pratiques où l'on peut aussi trouver

les publics, les sources d'information, les relationnistes et, bien sûr, d'autres professionnels des récits.

Dès le début je savais que je pouvais compter sur la participation de Laia Ros et d'Eva Domínguez, journalistes et fondatrices de NEWSKID. NEWSKID est un projet qui fait du journalisme international pour les enfants en utilisant la RA comme outil de récit. Il m'était donc nécessaire de trouver d'autres personnes qui soient impliquées dans le journalisme et qui utilisent la réalité augmentée. J'ai lancé mes recherches au travers de groupes de réseaux sociaux, publications spécialisées et sites universitaires officiels. Trouver des journalistes exclusivement dédiés à la réalité augmentée s'est avéré presque impossible. En ce moment, l'industrie est fortement focalisée dans la réalité virtuelle et les vidéos 360. J'ai finalement obtenu des réponses de deux professionnels pionniers dans le journalisme qui utilise la RA : Robert Hernandez, professeur à l'Université de Californie à Los Angeles et consultant en journalisme spécialisé, et Ray Soto, ancien programmeur de jeux vidéos aujourd'hui directeur de design des technologies émergentes au réseau *USA Today*. L'un d'entre eux a répondu à un courriel envoyé à son adresse professionnelle et l'autre au travers de Twitter. Finalement, j'ai choisi d'intégrer l'importance de la RV et le 360 en ce moment et pour l'évolution de mon sujet d'étude, et j'ai décidé d'inclure aussi des entretiens avec Mehdi Krouk, fondateur de Kuubiik Studio, une maison de production qui fait des documentaires en format 360 et RV.

Je pense qu'il est également intéressant de souligner que deux des journalistes interviewées, Laia et Eva, sont d'anciennes collègues, car j'avais moi-même fait partie de NEWSKID. Cela a-t-il influencé les entretiens ? Certainement, puisque les relations humaines font partie intégrante de la recherche, et celles que nous établissons avec les sujets, avant et après les entretiens ne sont pas une exception (Bizeul, 1998). Plus particulièrement, cela m'a

menée à avoir quelques attentes de leurs visions, puisque les sujets abordés étaient aussi ceux de notre quotidien quand nous travaillions ensemble, sujets qui avaient déjà fait l'objet de discussions à plusieurs occasions. Mais la confiance et l'amitié donnent des caractéristiques variables aux résultats obtenus (Bizeul, 1998).

Notamment Taylor (2011) remarque comment l'information obtenue par la part d'ami(e)s s'est avérée d'une meilleure qualité en quantité et profondeur, cette dernière étant essentielle dans la recherche qualitative qui nous occupe. Mon expérience s'aligne sur celle de Taylor (2011), qui ajoute que le fait de connaître la personne qui occupe la place de l'interviewé permettrait aussi d'avoir plus de détails dans sa communication non verbale et ses silences.

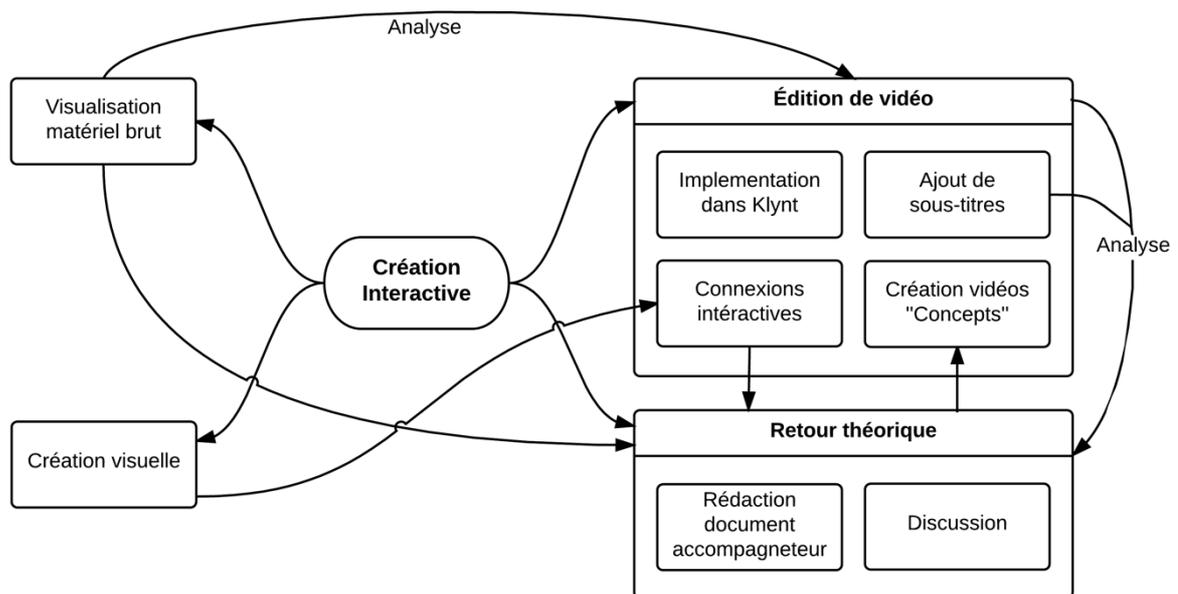
J'ai premièrement développé une grille d'entrevue en lien avec les principaux concepts guides du travail, avec des questions ouvertes. Mais après la première entrevue, celle d'Eva Domínguez, la grille a été refaite au moins à deux reprises pour essayer de m'ajuster au maximum à la réalité vécue par les interviewés tout en tirant profit de la circularité de la théorisation enracinée (Paillé, 1994). D'ailleurs, l'entretien d'Eva Domínguez a été refait à sa propre demande, cette fois-ci quand les quatre autres participants avaient déjà effectué les leurs. Même si le premier entretien n'a pas été utilisé pour l'analyse et donc, le produit final, celui-ci m'a permis de faire une analyse comparative et comprendre l'évolution de mes questionnements et l'influence que les réponses des journalistes avaient dans ma propre élaboration des entretiens.

En outre, j'aimerais finir cette petite réflexion sur le processus des entretiens en soulevant l'évolution que ma propre évaluation sur les entretiens a subie. Avant l'analyse, j'étais convaincue que les entretiens menés avec Robert et Ray étaient ceux qui m'avaient

apporté le plus de contenus intéressants. Ils avaient des expériences dans de grandes entreprises américaines, ils avaient testé les dernières nouveautés du marché... Par contre, et de façon générale, Mehdi, Laia et Eva parlent plus de leurs attentes, de leurs peurs et de leurs espoirs et donc des valorisations plus personnelles et, pourtant, plus proches de celles qui répondent à mes questionnements. Néanmoins, je considère que l'ensemble des entrevues est suffisamment équilibré et m'a permis d'avoir du matériel d'analyse variée qui m'a permis de donner un sens complet à *JournARlisme*.

4.2- Logiciels et difficultés techniques

Le processus technique pour la création du webdocumentaire a suivi le schéma



évolutif propre aux créations multimédias. Les images ont d'abord été enregistrées pour ensuite être éditées à travers un logiciel d'édition vidéo. Une fois les vidéos éditées, il ne restait qu'à les incorporer au logiciel prévu pour la création interactive. Bien évidemment, ce processus n'est linéaire qu'en apparence puisque tout au long de celui-ci des besoins de réédition sont apparus et il a donc fallu répéter des étapes. Ainsi, la circularité présente dans

la méthodologie n'est pas seulement théorique, elle est aussi pratique. Ces deux sphères de la théorie et de la pratique ne sont donc pas indépendantes, mais s'unissent et s'entrecroisent tout au long du processus de recherche et de création du mémoire

Cette image veut montrer de la manière la plus visuelle possible comment le processus technique (édition vidéo, édition de sous-titres, incorporation au logiciel Klynt, etc.) n'a pas été indépendant du processus théorique.

Figure 2 : Processus théorique-crétatif-technique

Il paraît évident que dans toute création visuelle et multimédia existent des difficultés techniques. Alors, pourquoi en parler ? Si l'on comprend que l'édition vidéo et la technique en général font partie intégrante de la recherche, on ne peut pas les séparer du processus de formation ainsi que des résultats obtenus suite à ces processus techniques (Laurier & Lavoie, 2013) La production a dû s'adapter et se moduler en fonction des restrictions techniques rencontrées avant ou pendant la création du webdocumentaire. Je considère donc que celles-ci ont directement affecté le contenu du webdocumentaire et du mémoire en soi. En effet, le produit final ne ressemble pas à ce que laissait prévoir la conception initiale. Ainsi les surprises et les imprévus propres à la recherche-crétation amènent à une évolution constante de la pensée et des possibles dans la propre recherche (Bienaise, 2016)

Mon projet initial comportait la création d'un webdocumentaire qui permettrait d'écouter et de visualiser les entretiens clés de la recherche et d'accéder aux contenus et résultats à travers une base de données informatisée et accessible à tous au travers d'Internet. Cette base de données devait contenir tous les mots clés utilisés pour l'analyse par la théorie enracinée, mais sa réalisation n'a pas été possible. Je n'avais pas les

compétences pour sa création : le codage informatique. Et même si mon intention était celle d'apprendre à coder pour la créer les contraintes temporelles ne me l'ont pas permis.

J'ai donc finalement opté pour l'utilisation de Klynt (2015), un logiciel créé par la maison de production HonkyTonks, dans le but de faciliter aux journalistes et aux narrateurs en général la création de webdocumentaires. Il a été développé lors de la création de son webdocumentaire *Journey to the end of coal* (Bollendorff & Segretin, 2008) et, depuis, plusieurs versions du logiciel se sont succédées, en incluant une version qui permet d'utiliser la réalité virtuelle. Klynt est utilisé par des journalistes qui veulent explorer les options que les webdocumentaires leur donnent, mais aussi pour une grande variété d'organismes tels que des ONG, le gouvernement français ou plusieurs universités et écoles partout dans le monde. Klynt m'a permis de conserver quelques aspects que j'avais envisagés, mais à une échelle réduite. La base de données par mots clés, par exemple, est devenue la section *Entrevues de JournARlisme*. Celle-ci permet de s'orienter parmi les entretiens de journalistes à travers quelques mots clés, mais le résultat n'est pas une base de données extensive en réseau, comme j'avais envisagé dans un premier temps.

Le logiciel utilisé pour l'édition vidéo a été Premiere Pro (*Adobe Premiere Pro CC*, 2014). Celui-ci appartient à la Suite Adobe Creative Pro qui inclut d'autres logiciels nécessaires à l'édition professionnelle de l'image et du son. Notamment, Adobe Photoshop en fait aussi partie et je l'ai également utilisé pour la création de certains éléments du webdocumentaire. J'ai appris à utiliser ces logiciels lors de mes études en journalisme et, postérieurement, lors de mon exercice professionnel.

L'utilisation de Premiere Pro n'a pas été exempte de problèmes techniques. Un décalage entre le son et la voix de plusieurs entretiens a ralenti davantage la création et

production du webdocumentaire. Je me suis vue obligée d'utiliser une version du logiciel plus ancienne, ainsi que celle que j'avais dans mon ordinateur. Cela a ralenti les processus d'exportation, car les caractéristiques techniques de mon ordinateur avaient une moindre performance que ceux qui sont mis à disposition des étudiants de l'UDEM au Laboratoire multimédia (LaM) que j'avais prévu d'utiliser dans un premier temps. Le ralentissement de la procédure d'édition de vidéo a affecté de façon consistante la qualité visuelle de *JournARlisme*, car cela a réduit largement le temps consacré aux détails des vidéos : ajustements de couleurs, stabilisation des sons, etc. Sans oublier le sentiment de frustration qui a été généré lors de sa production, ce qui a certainement affecté d'autres détails de la production du webdocumentaire.

D'autres éléments techniques ont joué un rôle dans la création de *JournARlisme*. D'un côté, le besoin d'ajouter des sous-titres m'a menée à la recherche de logiciels qui pourraient faciliter la démarche. Malheureusement, les ressources, temporelles et monétaires, avec lesquelles je comptais n'ont pas permis l'acquisition et l'apprentissage desdits logiciels. Ainsi, j'ai opté par la transcription manuelle des sous-titres, ce qui a pris un pourcentage de temps vraiment élevé. Malgré la frustration que ceci a supposé, je tiens, encore une fois, à spéculer sur l'occasion que cela m'a donnée pour appréhender les résultats des entretiens et par conséquent améliorer l'analyse.

D'autre part, il y a eu tout un processus de choix d'images et musiques qui donnent forme et texture au webdocumentaire. J'ai décidé d'opter pour la sélection d'éléments couverts par des licences libres de droits *Creative Commons*. Cette décision a largement réduit les options de vidéos et images disponibles. Prenons par exemple des vidéos de démonstrations d'utilisation de RA, beaucoup d'entre elles proviennent des compagnies et leurs vidéos sont

protégées par des droits d'auteur. Mais grâce à une recherche méticuleuse, j'ai également réussi à obtenir des vidéos et du matériel audiovisuel en général en accord avec les besoins de *JournARlisme*.

4.3- Les processus créatifs

Comment transformer trois heures d'entretien en un webdocumentaire ? Comment répondre à mes questions de recherche et exposer ces réponses d'une façon lisible et, surtout, cohérente ? Comment faire l'exposition d'une analyse qui va au-delà du journalisme et qui se veut une analyse de recherche exploratoire ?

Pour répondre à toutes ces questions, j'ai élaboré plusieurs schémas et propositions sur papier (voir annexes) ainsi que plusieurs essais directement sur Klynt. Il m'a fallu procéder par « essai et erreur » et surtout user d'une bonne quantité de temps de réflexion jusqu'à trouver la manière adéquate pour exposer les résultats de ma recherche. Je me suis donc premièrement focalisée sur les sections que j'estimais devoir appartenir au webdocumentaire sans exception : les entretiens, la présentation des concepts clés et la discussion issue de ces éléments. Ainsi, je me suis d'abord concentrée dans l'élaboration des entretiens qui devaient être interconnectés entre eux et pas seulement linéaire.

Mais, une fois prête la structure qui allait présenter les entretiens, d'autres questions apparaissent. Par exemple, pour introduire les concepts ou même la recherche en soi, dois-je utiliser des images auxiliaires ? Puis-je être sûre que celles-ci apporteront un contenu pertinent pour le public ? Puis-je me contenter de la texture qu'elles apportent ou doivent-elles constituer aussi de l'information visuelle ? Et cette dernière... doit-elle se situer en amont de l'information qui apparaît sous forme de texte ou audio ou bien encore doit-elle apporter une autre couche ?

Comme je l'ai déjà mentionné, pour moi il était extrêmement important que mon produit final ne soit pas un webdocumentaire informatif qui ne serait que le résultat de mes compétences journalistiques. La vulgarisation et l'explication scientifique devraient être présentes au même titre. Mais, bien évidemment, il est impossible d'inclure dans une vidéo toutes les nuances des concepts clés ainsi que les références bibliographiques. Il ne faudrait pas oublier que le fait que ce webdocumentaire soit fonctionnel ne signifie pas qu'il soit complet ou achevé. Dans l'idéal, le webdocumentaire pourrait contenir plus de couches informatives qui le rapprocheraient encore davantage de l'ouvrage scientifique. Prenons par exemple les présentations des concepts clés : la réalité augmentée et la promesse. Dans le webdocumentaire présenté, l'explication de ces concepts se voit réduite à une vidéo de cinq minutes, mais, dans l'idéal celui-ci pourrait être suivi d'un texte qui ajouterait une couche d'information plus détaillée ou approfondie. Dans un autre exemple de circularité de la démarche, , mon idée serait de rapprocher encore plus le documentaire du concept de couches, si important pour les journalistes quand ils exposent les raisons pour lesquelles la réalité augmentée peut être utile au journalisme. Toutefois, la réflexion qui m'a portée à vulgariser les concepts m'a été extrêmement utile pour parallèlement les appréhender en analysant, une fois de plus, des concepts que j'avais que brièvement recherchés lors de la problématisation.

Le défi de tout webdocumentaire passe sans exception par la création de l'interactivité qui unira les différents éléments de narration dans une unité capable de créer du sens (Gantier & Bolka-Tabary, 2011) pour le spectateur-acteur. L'interactivité peut être décrite, dans le contexte des webdocumentaires, comme une forme de relation entre l'objet qui est le webdocumentaire et l'utilisateur. Dans cette relation l'utilisateur prend un rôle actif pour appréhender la réalité que le webdocumentaire génère à travers ses processus (Aston &

Gaudenzi, 2012 ; K. Nash, 2012). Mon objectif était d'éviter toute linéarité et donc aller au-delà du schéma qui est devenu classique pour les webdocumentaires : « séquence en continu, interruption du flux, épisode interactif et, finalement, reprise du flux. Un schéma, selon Gantier et Bolka-Tabary (2011), » qui oppose le déroulement du flux d'images et de son à l'action, la narration cinématographique à l'interactivité » (p.124). J'ai finalement décidé de m'éloigner du schéma déjà devenu classique (O'Flynn, 2012) « choisis ta propre aventure » et plutôt opté pour le libre choix de lecteur. Dans *JournARlisme*, le spectateur n'est pas obligé de suivre un ordre en particulier, s'il désire commencer par les conclusions il peut, s'il veut aborder les questions aux journalistes d'abord c'est aussi son choix. Notamment, j'ai décidé de ne pas incorporer des instructions pour m'éloigner ainsi du schéma « choisis ta propre aventure ». Cela peut peut-être créer de la confusion auprès du spectateur dans certains moments, mais permet également à celui-ci à s'imbiber de la problématique et de s'y plonger.

Mais les processus créatifs n'englobent pas seulement le questionnement sur la distribution adéquate et cohérente des contenus. D'autres éléments se joignent à cet amalgame de déclinaisons possibles d'un même contenu, notamment, l'aspect plus visuel et esthétique : le design. Bien entendu, cela ne correspond pas à mon domaine d'expertise. Je suis donc consciente que le visuel n'est pas l'aspect le plus attrayant de *JournARlisme*. J'ai de toute manière fait un peu de recherche pour essayer de donner au webdocumentaire un aspect unifié en couleurs, typographies et textures graphiques en général. J'ai surtout privilégié la simplicité et l'intuition afin que le public puisse y naviguer sans complication.

5— Analyse

L'analyse ou, plus précisément, sa présentation a été un des aspects les plus conflictuels de la création de *JournARlisme*. Comment la présenter ? Est-ce que le langage audiovisuel est suffisant pour le présenter comme unique composant de son analyse ? Dois-je considérer uniquement le montage du webdocumentaire comme mon analyse et corpus ? Puis-je envisager de laisser l'analyse au public ? La théorie enracinée est-elle suffisante pour couvrir tous les aspects de ma recherche ?

J'avais envisagé pendant un certain temps la possibilité d'analyser les données de façon traditionnelle, et donc en forme de texte, une fois celles-ci transformées en matériel audiovisuel prêt pour les *spect-acteurs* (Weissberg, 1999). Ainsi, mon idée était de faire une analyse par écrit qui serait ensuite ajoutée au corpus du webdocumentaire. Mais j'ai fini par réaliser que la création même du webdocumentaire ne serait pas cohérente si elle ne devait avoir finalement qu'un rôle d'accompagnement, presque décoratif, d'une analyse classique. Si j'ai décidé de faire de la création comme recherche (Chapman & Sawchuk, 2012), une analyse traditionnelle parallèle n'était ni cohérente ni envisageable.

Dans leur article, Chapman et Sawchuk (2012) décrivent la création comme recherche comme le sous-type le plus complexe dans l'éventail que la recherche-crédation peut offrir de nos jours. Ils la décrivent comme une recherche sur les relations entre la technologie, l'analyse et les résultats à travers la création tout en cherchant également à extraire une connaissance de cette recherche.

Ainsi, dans mon projet je mets en dialogue tous ces éléments et j'essaye également de comprendre les nuances de la promesse technologique de la RA dans le journalisme sans

fermer les yeux sur les problématiques adjacentes qui ont émergé lors des entretiens. La création comme recherche, ou par la recherche, implique donc un désir de comprendre « the technologies/media/practices that we discuss as communication scholars (for instance) by actually deploying these phenomena, and pushing them into creative directions » (p.19). Les processus de création deviennent, avec la création comme recherche, une forme expérimentale d'exploration dirigée. Mais en plus, cette forme de recherche permet de reconsidérer sur un mode critique et analytique la théorie et la méthodologie choisie (Chapman & Sawchuk, 2012)

5.1- L'image comme mode de pensée

Il n'a pas été facile ni évident pour moi d'accepter que l'analyse passe uniquement par le langage audiovisuel. J'ai dû pour cela, me retrouver à nouveau dans des champs de recherche qui ne sont pas celui du journalisme, mais ceux du cinéma et de l'ethnographie. J'ai extrait de ceux-ci les éléments nécessaires pour la construction d'une identité de recherche journalistique. Au cours de ces recherches, j'ai réalisé que mon angoisse pour justifier toutes mes actions pourrait disparaître si j'appréhendais le langage audiovisuel pas seulement comme une langue, mais comme un mode de pensée (Aumont, 2007).

Szoke (2014) utilise la recherche dans le contexte artistique pour expliciter que le penser et le faire sont inévitablement liés : la recherche dans ce contexte est donc une recherche « dans » et « à travers » l'art. Tout en acceptant les différences entre ma création journalistique et les caractéristiques de l'art, j'affirme que c'est ainsi que je souhaite définir ma recherche. L'analyse de *JournARlisme* est donc filtrée « dans » et « à travers » son langage audiovisuel et interactif. Je considère donc que cette production créative que *JournARlisme* a supposé est capable de contenir en soi-même l'équivalent à la connaissance contenue sous

d'autres formes de productions telles que des textes académiques (Chapman & Sawchuk, 2012).

Mais pourquoi peindre l'analyse de tout un travail de recherche et réflexion en vidéos, images et sons ? Est-ce que le texte n'obtiendrait pas des résultats également valides ? J'ai opté pour ce choix pour deux raisons principales. D'un côté, je veux utiliser les caractéristiques divulgatrices propres au langage audiovisuel pour faire parvenir mon travail aux journalistes et autres acteurs impliqués ou intéressés par le thème qui nous occupe. De l'autre, je souhaite être cohérente avec ma décision de passer par la recherche-crédation pour explorer ma problématique, et donc il me semble rationnel de pousser ses possibilités au-delà d'une zone de confort telle que la recherche classique où tout est solide et stable et les références sont pratiquement infinies. Je souhaitais donc utiliser le vidéo non seulement à titre illustratif, mais aussi comme matériel primaire (Rahn, 2008) de ma recherche.

La première raison entre en résonance avec la journaliste en moi. Dès les débuts de mon travail, je voulais établir une passerelle entre journalistes et chercheurs en journalisme, mais aussi permettre à l'analyse de ma recherche d'atteindre un public qui n'est peut-être pas familiarisé avec les formes académiques plus traditionnelles. Dans un chapitre de *Handbook of the Arts in Qualitative Research: Perspectives, Methodologies, Examples, and Issues* (2008), Rahn accorde aux constructions audiovisuelles la capacité d'approcher la recherche de ceux qui ne se sentent pas particulièrement tentés d'ouvrir une revue académique. Je cherchais aussi des réactions tangibles de ce public-là, qui pourraient me communiquer leur interprétation de mon analyse à travers plusieurs canaux.

Rahn (2008) décrit son expérience de l'utilisation de la création audiovisuelle comme outil pour la recherche culturelle et encourage fortement l'utilisation des formats audiovisuels pour la recherche qui veut comprendre les changements culturels qui ont supposé le passage des médias écrits aux médias numériques. Ma recherche exploratoire se situe effectivement dans cette conjoncture et va même en au-delà : les journalistes en ce moment franchissent non seulement le pas du journalisme écrit au numérique, mais ils vont encore plus loin dans ce dernier. Ils se rapprochent ainsi d'une forme de langage qui est vue encore par une grande majorité comme un élément futuriste.

En effet, la vidéo est souvent plus efficace pour la dynamique dans laquelle le journalisme est immergé et permet également aux journalistes de se retrouver face à la caméra se sentent dans un contexte qu'ils connaissent et maîtrisent (Rahn, 2008).

Bien évidemment, l'utilisation de la vidéo comme outil d'analyse ne suppose pas que des avantages. Nous avons vu que la recherche-crédation nécessite encore une importante justification pour être reconnue comme une égale de la recherche classique, et il en est de même pour la recherche à travers des outils tels que les matériels audiovisuels. Le plus important serait, selon Rahn, de porter la même attention analytique au processus qui va permettre la création du produit audiovisuel qu'à la création et rédaction du texte.

5.2- La création technique : méthode d'analyse ?

La recherche qui utilise la vidéo comme outil principal d'analyse envisage un ensemble de processus complexes et aux multiples facettes. Shrum et ses collègues (2005) résument cet ensemble avec trois éléments qui ont largement été présents lors de la création de *JournARlisme* : « human subjects considerations, copyright (the market for documentary films), and the institutional inertia of accepting text as the major form of scientific

communication. » (Shrum et al., 2005, p. 17) Le but est d'envisager tous ces éléments, et bien d'autres, dans un seul produit comme *JournARlisme* qui est, lui, capable de les faire dialoguer et de donner des réponses aux questionnements qui soulève.

JournARlisme va au-delà du langage audiovisuel, puisque s'y ajoute également le concept d'interactivité (Aston & Gaudenzi, 2012 ; K. Nash, 2012). Shrum (2005) définit les logiciels d'édition non linéaire, ainsi que leurs produits comme non destructifs. Autrement dit, ils permettent d'accorder des points de références, de guider le récit, mais ils n'affectent pas le contenu original de la vidéo. De leur côté, les logiciels de vidéo traditionnels linéaires, tels que Premier Pro, agissent en trois dimensions : son, images et textes. Ainsi, ils peuvent agir comme un éditeur de textes en ajustant, en coupant et pourquoi pas, en manipulant (Shrum et al., 2005).

Dans mon processus d'analyse, j'ai opté pour l'utilisation parallèle et superposée de ces deux outils. Ainsi, une partie de mon analyse, principalement contenue dans la section Entretiens, est simplement une « exposition en forme non linéaire » des réponses des interviewés. Sous cette forme-ci, le public-usager du webdocumentaire peut naviguer entre les réponses par l'entremise de quelques mots clés, mais sans se trouver face à un produit altéré par la chercheuse. L'autre partie de l'analyse, par contre, est divisée en vidéos qui représentent un concept issu de l'analyse du contenu des entretiens. Ces vidéos-concepts sont clairement édités à travers Premier Pro avec l'intention de faire dialoguer les interviewés entre eux et en extraire une analyse (Gibbs, Friese, & Mangabeira, 2002). C'est en utilisant les logiciels d'édition vidéo que j'ai pu sélectionner et visualiser les contenus qui allaient m'aider à arriver à mes conclusions analytiques. Celles-ci ont été après directement exposées aux usagers de *JournARlisme* (Gibbs et al., 2002). Ainsi, je considère que l'utilisation de matériel

audiovisuel donne accès au contenu de mon analyse de données du terrain d'une manière transparente (Gibbs et al., 2002). Les spectateurs ont donc accès aux mêmes détails que la chercheuse. Notamment le langage corporel, les silences réflexifs en pleine réponse ou l'intonation de la voix.

6— Conclusions

Je ne rentrerai pas ici dans les détails conclusifs des contenus de *JournARlisme*, car ceux-ci se retrouvent dans le webdocumentaire même. Toutefois, j'aimerais aborder les conclusions que j'extrait du processus et de l'utilisation de la recherche comme création. Je souhaite également faire un retour réflexif sur les aspects sujets à amélioration.

Au début de ma démarche, lors du projet de mémoire et la problématisation, je m'étais proposé de provoquer des discours des journalistes pour qu'ils parlent d'eux-mêmes, et fomenter ainsi un discours « métajournalistique ». Ce type de discours est utilisé par les journalistes pour comprendre et donner un sens aux bouleversements récurrents que leur profession éprouve (Matheson, 2003). Je suis généralement satisfaite et je crois avoir réussi à créer un document journalistique qui parle de journalisme et qui est, donc, métajournalistique. Néanmoins, il reste à détailler quelques nuances.

Lors de l'analyse des entrevues, notamment, je me rends compte que les interviewés parlent peu d'eux-mêmes individuellement et beaucoup plus des autres. Les autres étant surtout le public et d'autres acteurs qui appartiennent au dispositif du journalisme. Puis-je considérer cela comme un discours métajournalistique ? La réponse est affirmative si nous considérons le journalisme comme faisant partie d'un dispositif au sens d'Agamben (2007). Agamben (2007) résume le concept de dispositif comme un ensemble hétérogène qui inclut virtuellement chaque élément discursif ou pas qui s'inscrit dans une relation de pouvoir. En bref, il nomme dispositif tout ce qui « a la capacité de capturer, d'intercepter, d'orienter ou de déterminer les gestes, conduites et discours des êtres humains » (p.31). Le public et le reste d'éléments du journalisme auxquels les interviewés font référence, comme les écrans, les contenus ou les entreprises technologiques, feront aussi partie du dispositif du

journalisme. Ainsi, pourrions-nous affirmer qu'en parlant du public les journalistes produisent également un discours métajournalistique ? Si nous prenons comme exemple l'ensemble de discours que *JournARlisme* produit en tant qu'objet médiatique, je suggère que la réponse ne peut être qu'affirmative.

D'ailleurs le concept en soi, ou même le mot, de métajournalisme est absent du contenu du webdocumentaire. Aucun participant n'en parle, il n'est pas mentionné lors des opérations de la chercheuse... Par contre, il a été essentiel lors de la préparation des entretiens et sans lui on ne comprendrait pas le besoin d'une recherche-crédation. Ainsi, même si le contenu du webdocumentaire n'utilise pas directement le concept, celui-ci est le résultat équivalent du webdocumentaire.

Mes questionnements initiaux ne se résument pas seulement au métajournalisme. Lors de la problématisation, je m'étais questionnée sur la pertinence d'étudier un changement dans le journalisme qui pourrait n'être que momentané, car les transformations semblent se succéder sans cesse dans la profession (Nikunen, 2013). La pertinence se confirme sur deux points. Premièrement, en étudiant des concepts tels que la promesse, on atteint des réponses qui sont transférables à une majorité des changements susceptibles de se produire dans la profession. Et si le changement est l'état naturel du journalisme, cela nous permet d'arriver presque à tous les aspects de l'objet d'étude. Deuxièmement, je souhaite souligner que l'exploration d'une problématique dans le journalisme, même si celle-ci peut sembler temporaire, permet d'approcher des aspects qui sont, eux, sûrement plus durables.

C'est à travers l'exploration de ma problématique notamment que j'ai découvert quelques aspects qui sont pertinents pour les dispositifs qui englobent les journalistes et leur environnement et qui ne sont pas nécessairement profondément traités dans la littérature.

Je parle ici, par exemple, du concept de responsabilité que les journalistes semblent avoir sur l'état et les possibilités de leur environnement de travail ou bien le poids accordé à l'expérience personnelle comme manière de voir le journalisme. Ces questions nécessitent certainement une exploration et une recherche plus approfondie qui pourraient apporter plus d'éléments d'analyse aux problématiques qui ont émergé au cours de ma démarche.

Selon moi, l'émergence de ces aspects se doit en grande partie à l'utilisation de la théorie enracinée comme base méthodologique. Certains concepts ont émergé uniquement à partir de l'analyse des données extraites du terrain, des éléments nouveaux qui sont apparus et que je n'avais pas prévus. Quelques-uns sont des concepts complètement nouveaux dans l'ensemble de la problématique initiale, comme ceux mentionnés antérieurement, tandis que d'autres prennent peut-être une autre forme que celle que j'avais envisagée au début de ma démarche. Je prends comme exemple l'importance que la réalité virtuelle a prise graduellement lorsque le webdocumentaire prenait forme ou l'importance accordée au hype comme évolution de la promesse technologique.

Manifestement, le choix de la théorie enracinée comme base méthodologique a résolument fait écho avec la recherche-crédation. J'ai découvert celle-ci à mon arrivée à l'Université de Montréal. J'ai tout de suite compris que cette façon de comprendre la recherche s'alignait parfaitement avec mes intentions de recherche. Après un an de réflexion autour de la recherche-crédation, je ne peux en faire qu'une évaluation positive. Cependant, quelques aspects me semblent encore flous dans l'utilisation de cette méthode. Cela se comprend bien si on implique qu'autant moi-même, la chercheuse, comme la recherche-crédation sont des éléments relativement récents dans l'ensemble de la recherche académique.

Bien évidemment, il y a des aspects qui seront fortement à améliorer dans l'ensemble du travail. Celui qui me tient plus à cœur c'est les possibilités que *JournARlisme* a et qui n'ont pas été exploités en toute leur potentialité. Je pense, par exemple, qu'il devrait y avoir plus de liens entre des mots clés pour créer un réseau plus semblable à une base de données. Dans l'idéal les entretiens des journalistes ne devraient pas seulement communiquer entre la même interview, mais aussi avec celles des autres journalistes. C'est quelque chose que j'avais envisagé du début, mais qui n'a pas pu être fait par manque de temps. En plus, je ne suis pas complètement satisfaite de la qualité des vidéos des entretiens. Même si l'effet entretien et première personne que les appels de Skype offrent est intéressant, je songe à pouvoir améliorer la visualisation de l'analyse. Toutefois, la communauté de journalistes et *storytellers* qui s'intéresse à la réalité virtuelle est petite et très distribuée dans la géographie. Les ressources financières et temporelles dont je disposais ne rendaient pas possibles des voyages pour filmer les acteurs sur place, ce qui aurait probablement aidé à une meilleure dynamique du webdocumentaire.

C'est la petite taille de la communauté qui me permet aussi de pointer vers une autre limitation de mon travail. J'ai interviewé seulement cinq professionnels. Je pense que les résultats de la recherche sont assez satisfaisants puisque les entretiens semi-directifs ont apporté une bonne quantité et qualité d'information, mais je ne peux pas m'empêcher de songer à développer et amplifier du webdocumentaire dans un futur proche. |

7— Bibliographie

Adobe Premiere Pro CC. (2014). [Mac OS]. Adobe.

Agamben, G. (2007). *Qu'est ce qu'un dispositif ?* Rivages de poche.

Aston, J., & Gaudenzi, S. (2012). Interactive documentary : setting the field. *Studies in Documentary Film*, 6(2), 125-139. https://doi.org/10.1386/sdf.6.2.125_1

Aumont, J. (2007). Un film peut-il être un acte de théorie ? *Cinémas : Revue d'Études cinématographiques/Cinémas : Journal of Film Studies*, 17(2-3), 193-211. <https://doi.org/10.7202/016755ar>

Bacon, W. (2006). Journalism as research? *AJR*, 28(2), 147-156.

Barba, E., MacIntyre, B., & Mynatt, E. A. (2012). Here We Are! Where Are We? Locating Mixed Reality in The Age of the Smartphone, 100(1), 929-936. <https://doi.org/10.1109/JPROC.2011.2182070>

Bardini, T., & Proulx, S. (2000). Présentation. *Sociologie et sociétés*, 32(2), 3. <https://doi.org/10.7202/001019ar>

Baribeau, C., & Royer, C. (2012). L'entretien individuel en recherche qualitative : usages et modes de présentation dans la Revue des sciences de l'éducation. *Revue des sciences de l'éducation*, 38(1), 23-45. <https://doi.org/10.7202/1016748ar>

Bienaise, J. (2016). Une expérience d'interprétation en danse sous la loupe : démarche méthodologique d'une recherche-crédation heuristique. *Recherches en danse*, (5). <https://doi.org/10.4000/danse.1435>

Bizeul, D. (1998). Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause. *Revue française de sociologie*, 39(4), 751-787. <https://doi.org/10.2307/3323009>

Blackwell, M., Morgan, F., & DiGioia. (1998). Augmented Reality and Its Future in Orthopaedics. : Clinical Orthopaedics and Related Research. *LWW*, 354, 111-122.

Bollendorff, S., & Segretin, A. (2008). *Journey to the end of coal* [Webdocumentaire]. Lemonde.fr. Consulté à l'adresse <http://www.honkytonk.fr/index.php/webdoc/>

Borup, M., Brown, N., Konrad, K., & Lente, H. V. (2006). The sociology of expectations in science and technology. *Technology Analysis & Strategic Management*, 18(3-4), 285-298. <https://doi.org/10.1080/09537320600777002>

Botella, C., Breton-López, J., Quero, S., Baños, R. M., García-Palacios, A., Zaragoza, I., & Alcaniz, M. (2011). Treating cockroach phobia using a serious game on a mobile phone and augmented reality exposure: A single case study. *Computers in Human Behavior*, 27(1), 217-227. <https://doi.org/10.1016/j.chb.2010.07.043>

Bougeois, É. (2014). Étudier des pratiques professionnelles de manière empirique : de l'intérêt de croiser productions et discours, le cas des journalistes d'informations régionales télévisées. *Sciences de la société*, (92), 29-39. <https://doi.org/10.4000/sds.988>

Brin, C., Charron, J., & De Bonville, J. (2004). *Nature et transformations du journalisme. Théories et recherches empiriques*. Presses de l'Université de Laval. Consulté à l'adresse <https://communication.revues.org/302>

Brown, N., & Michael, M. (2003). A Sociology of Expectations: Retrospecting Prospects and Prospecting Retrospects. *Technology Analysis & Strategic Management*, 15(1), 3-18. <https://doi.org/10.1080/0953732032000046024>

Brunnett, G., Coquillart, S., Van Liere, R., & Welch, G. (2013). Virtual Realities. Présenté à Dagstuhl Seminar 13241 « Virtual Realities ».

Bujak, K. R., Radu, I., Catrambone, R., MacIntyre, B., Zheng, R., & Golubski, G. (2013). A psychological perspective on augmented reality in the mathematics classroom. *Computers & Education*, 68, 536-544. <https://doi.org/10.1016/j.compedu.2013.02.017>

Carlson, M. (2015). Metajournalistic Discourse and the Meanings of Journalism: Definitional Control, Boundary Work, and Legitimation. *Communication Theory*, n/a-n/a. <https://doi.org/10.1111/comt.12088>

Carmigniani, J., Furht, B., Anisetti, M., Ceravolo, P., Damiani, E., & Ivkovic, M. (2010). Augmented reality technologies, systems and applications. *Multimedia Tools and Applications*, 51(1), 341-377. <https://doi.org/10.1007/s11042-010-0660-6>

Chapman, O. B., & Sawchuk, K. (2012). Research-Creation: Intervention, Analysis and « Family Resemblances ». *Canadian Journal of Communication*, 37(1). Consulté à l'adresse <http://www.cjc-online.ca/index.php/journal/article/view/2489>

Cheng, K.-H., & Tsai, C.-C. (2014). Children and parents' reading of an augmented reality picture book: Analyses of behavioral patterns and cognitive attainment. *Computers & Education*, 72, 302-312. <https://doi.org/10.1016/j.compedu.2013.12.003>

Correia, N., & Romero, L. (2006). Storing user experiences in mixed reality using hypermedia. *The Visual Computer*, 22(12), 991-1001. <https://doi.org/10.1007/s00371-006-0039-x>

Crépon, M., & Launay, M. de (Éd.). (2004). *La Philosophie au risque de la promesse*. Paris : Bayard Culture.

Davies, K. (2015). Journalism Research in Academia: The Door is Already Open. *Asia Pacific Media Educator*, 25(1), 48-54. <https://doi.org/10.1177/1326365X15575570>

Demazière, D. (2012). L'entretien de recherche et ses conditions de réalisation. Variété des sujets enquêtés et des objets de l'enquête. *Sur le journalisme About journalism Sobre jornalismo*, 1(1). Consulté à l'adresse <http://surlejournalisme.com/rev/index.php/slj/article/view/6>

Denzin, N. K. (2001). The reflexive interview and a performative social science. *Qualitative Research*, 1(1), 23-46. <https://doi.org/10.1177/146879410100100102>

Deuze, M. (2005). What is journalism? Professional identity and ideology of journalists reconsidered. *Journalism*, 6(4), 442-464. <https://doi.org/10.1177/1464884905056815>

Ellis, C., & Bochner, A. P. (2000). Autoethnography, Personal Narrative, Reflexivity: Researcher as Subject. Dans *Handbook of Qualitative Research* (Deuxième). Thousand Oaks.

Findeli, A., & Coste, A. (2007). De la recherche-crédation à la recherche projet : un cadre théorique et méthodologique pour la recherche architecturale. *Lieux Communs*, (10).

Gantier, S., & Bolka-Tabary, L. (2011). *L'expérience immersive du web documentaire : études de cas et pistes de réflexion*. Consulté à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01137525>

Gaudenzi, S. (2013). *Interactive Documentary: towards an aesthetic of the multiple*. University of London. Centre for Cultural Studies (CCS) of Goldsmiths, Londres.

Gauthier, G. (2004). Journalisme et réalité : l'argument constructiviste. *Communication et langages*, 139(1), 17–25. <http://doi.org/10.3406/colan.2004.3248>

Gibbs, G. R., Friese, S., & Mangabeira, W. C. (2002). The Use of New Technology in Qualitative Research. Introduction to Issue 3(2) of FQS. *Forum Qualitative Sozialforschung/Forum : Qualitative Social Research*, 3(2). <https://doi.org/10.17169/fqs-3.2.847>

Gifreu, A. (2011). The interactive multimedia documentary as a discourse on interactive non-fiction: for a proposal of the definition and categorisation of the emerging genre. *Hipertext.net. Anuario Académico sobre Documentación Digital y Comunicación Interactiva*, (9). Consulté à l'adresse <http://www.upf.edu/hipertextnet/en/numero-9/interactive-multimedia.html>

Guice, J. (1999). Designing the future: the culture of new trends in science and technology. *Research Policy*, 28(1), 81–98. [https://doi.org/10.1016/S0048-7333\(98\)00105-X](https://doi.org/10.1016/S0048-7333(98)00105-X)

Hampton, M. (2012). Journalists' Histories of Journalism. *Media History*, 18(3–4), 327–340. <https://doi.org/10.1080/13688804.2012.722272>

Henley, P. (1998). Film-Making and ethnographic research. Dans J. Prosser (Éd.), *Image-based research: A sourcebook for qualitative researchers* (p. 42–59). Lonfon: Falmer PRes.

Horowitz, R. (2014). Introduction : As if from nowhere... artists' thoughts about research-creation. *RACAR Revue d'art canadienne/ Canadian Art Review*, (39), 25–27.

Imbert, G. (2010). L'entretien semi-directif : à la frontière de la santé publique et de l'anthropologie. *Recherche en soins infirmiers*, (102), 23–34.

Klynt. (2015). (Version 3.4.200) [Mac OS]. Honkytonk Films.

Lamble, S. (2010). Documenting the methodology of journalism. *Research Journalism*. Consulté à l'adresse <https://researchjournalism.wordpress.com/methodology/>

Laurier, D., & Lavoie, N. (2013). Le point de vue du chercheur-créateur sur la question méthodologique : une démarche allant de l'énonciation de ses représentations à sa compréhension. *Revue Recherches qualitatives*, 32(2), 294-319.

Luckerhoff, J., & Guillemette, F. (2012). *Méthodologie de la théorisation enracinée*. Presses de l'Université du Québec. Consulté à l'adresse <http://www.puq.ca/catalogue/livres/methodologie-theorisation-enracinee-2142.html>

Matheson, D. (2003). Scowling at their Notebooks How British Journalists Understand their Writing. *Journalism*, 4(2), 165-183. <https://doi.org/10.1177/146488490342002>

Mazuryk, T., & Gervautz, M. (1996). *Virtual Reality - History, Applications, Technology and Future*. Vienna: Vienna Institute of Technology.

McRoberts, J. (2017). Are we there yet? Media content and sense of presence in non-fiction virtual reality. *Studies in Documentary Film*, 0(0), 1-18. <https://doi.org/10.1080/17503280.2017.1344924>

Miyashita, T., Meier, P., Tachikawa, T., Orlic, S., Eble, T., Scholz, V., ... Lieberknecht, S. (2008). An Augmented Reality Museum Guide. Dans *Proceedings of the 7th IEEE/ACM International Symposium on Mixed and Augmented Reality* (p. 103-106). Washington, DC, USA : IEEE Computer Society. <https://doi.org/10.1109/ISMAR.2008.4637334>

Morin, E. (2014). *La Méthode 1. La nature de la nature*. Points.

Nash, C. (2013). Journalism as a research discipline. *Pacific Journalism Review*, 19(2), 123.

Nash, K. (2012). Modes of interactivity: analysing the webdoc. *Media, Culture & Society*, 34(2), 195-210. <https://doi.org/10.1177/0163443711430758>

Nevelsteen, K. J. L. (2015). Virtual World, Defined from a Technological Perspective, and Applied to Video Games, Mixed Reality and the Metaverse. *arXiv:1511.08464 [cs]*. Consulté à l'adresse <http://arxiv.org/abs/1511.08464>

Niblock, S. (2007). From « knowing How » to « being Able ». *Journalism Practice*, 1(1), 20-32. <https://doi.org/10.1080/17512780601078829>

Nikunen, K. (2013). Losing my profession: Age, experience and expertise in the changing newsrooms. Consulté à l'adresse <http://jou.sagepub.com/content/early/2013/11/14/1464884913508610.full.pdf>

O'Flynn, S. (2012). Documentary's metamorphic form: Webdoc, interactive, transmedia, participatory and beyond. *Studies in Documentary Film*, 6(2), 141-157. https://doi.org/10.1386/sdf.6.2.141_1

Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, (23), 147-181. <https://doi.org/10.7202/1002253ar>

Pledel, I. (2006). Les blogs, les promesses d'un média à travers ses représentations collectives : illusions ou réalités à portée de clic ?

Pollock, N., & Williams, R. (2010). The business of expectations: How promissory organizations shape technology and innovation. *Social Studies of Science*, 40(4), 525-548. <https://doi.org/10.1177/0306312710362275>

Poupart, J. (2012). L'entretien de type qualitatif. Réflexions de Jean Poupart sur cette méthode. *Sur le journalisme About journalism Sobre jornalismo*, 1(1). Consulté à l'adresse <http://surlejournalisme.com/rev/index.php/slj/article/view/8>

Quet, M. (2012). La critique des technologies émergentes face à la communication promettante. Contestations autour des nanotechnologies. *Réseaux*, (173-174), 271-302.

Rahn, J. (2008). Digital content. Video as Research. Dans *Handbook of the Arts in Qualitative Research: Perspectives, Methodologies, Examples, and Issues* (p. 299-312). SAGE.

Reese, S. D. (1999). The Progressive Potential of Journalism Education: Recasting the Academic versus Professional Debate. *Harvard International Journal of Press/Politics*, 4(4), 70-94. <https://doi.org/10.1177/1081180X9900400405>

Rhodes, G. A. (2015). Future Museums Now — Augmented Reality Musings. *Public Art Dialogue*, 5(1), 59-79. <https://doi.org/10.1080/21502552.2015.1010839>

Robinet, W. (1994). Interactivity and Individual Viewpoint in Shared Virtual Worlds: The Big Screen vs. Networked Personal Displays. *SIGGRAPH Comput. Graph.*, 28(2), 127–130. <https://doi.org/10.1145/178951.178969>

Rouse, R., Engberg, M., JafariNaimi, N., & Bolter, J. D. (2015). MRX: an interdisciplinary framework for mixed reality experience design and criticism. *Digital Creativity*, 26(3-4), 175-181. <https://doi.org/10.1080/14626268.2015.1100123>

Russial, J., Laufer, P., & Wasko, J. (2015). Journalism in Crisis? *Javnost - The Public*, 22(4), 299-312. <https://doi.org/10.1080/13183222.2015.1091618>

Shroeder, R. (2008). Defining Virtual Worlds and Virtual Environments. *Journal of Virtual Worlds Research*, 1(1), 1-3.

Shrum, W., Duque, R., & Brown, T. (2005). Digital Video as Research Practice : Methodology for the Millennium. *Journal of Research Practice*, 1(1), 4.

Sibley, M. Q. (1973). Utopian Thought and Technology. *American Journal of Political Science*, 17(2), 255-281. <https://doi.org/10.2307/2110520>

Steensen, S. (2009). What's Stopping Them? *Journalism Studies*, 10(6), 821-836. <https://doi.org/10.1080/14616700902975087>

Steensen, S. (2011). Online Journalism and the Promises of New Technology. *Journalism Studies*, 12(3), 311-327. <https://doi.org/10.1080/1461670X.2010.501151>

Szoke, D. (2014). Researchify: Immanence and the Artist-Researcher. *RACAR Revue d'art canadienne/ Canadian Art Review*, (39), 34-35.

Taylor, J. (2011). The intimate insider: negotiating the ethics of friendship when doing insider research. *Qualitative Research*, 11(1), 3-22. <https://doi.org/10.1177/1468794110384447>

Thibault, G., & Bardini, T. (2008). Éther 2.0 : Révolutions sans fil. *Canadian Journal of Communication*, 33(3). Consulté à l'adresse <http://www.cjc-online.ca/index.php/journal/article/view/1975>

Weissberg, J.-L. (1999). Retour sur interactivité. *Revue des sciences de l'Éducation*, 25(1), 167-199. <https://doi.org/10.7202/031997ar>

Young, S. (2010). The Journalism « Crisis ». *Journalism Studies*, 11(4), 610-624.
<https://doi.org/10.1080/14616701003638517>

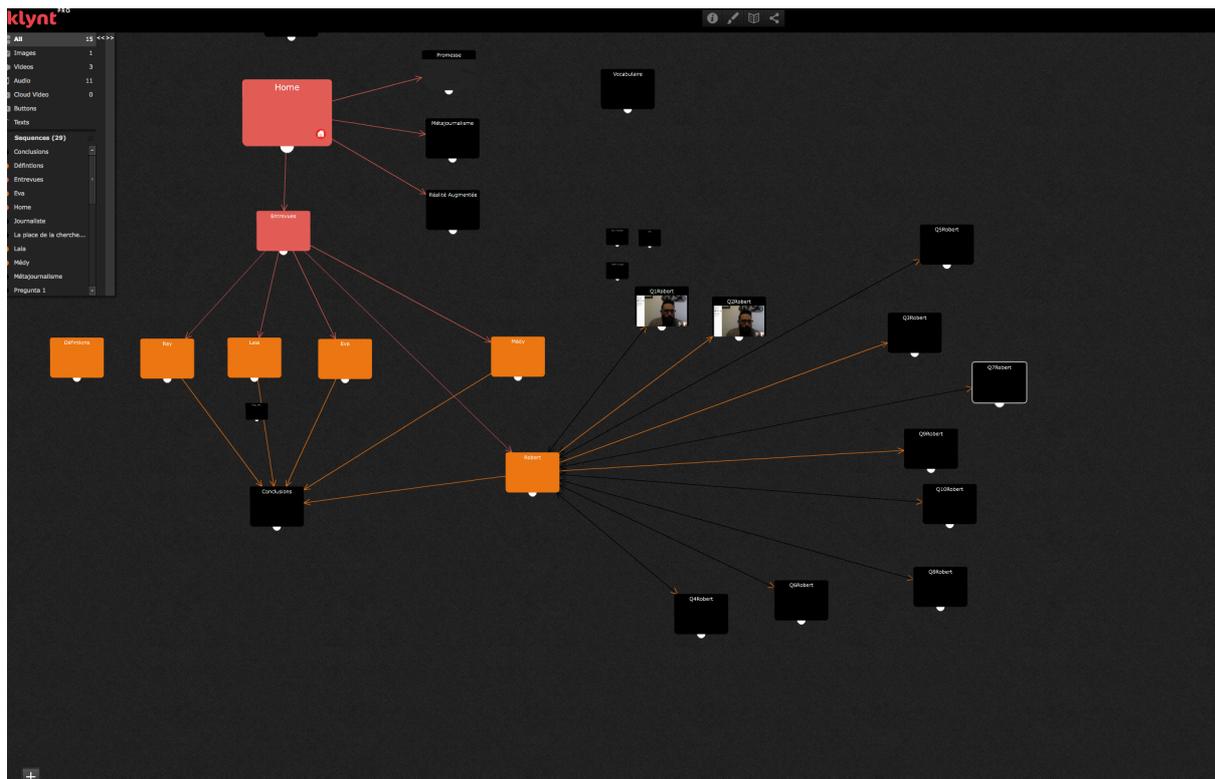
Zelizer, B. (1993). Journalists as Interpretive Communities. *Critical Studies in Media Communication*, 10, 219-237.

Annexes

Annexe 1 : Lien vers le webdocumentaire

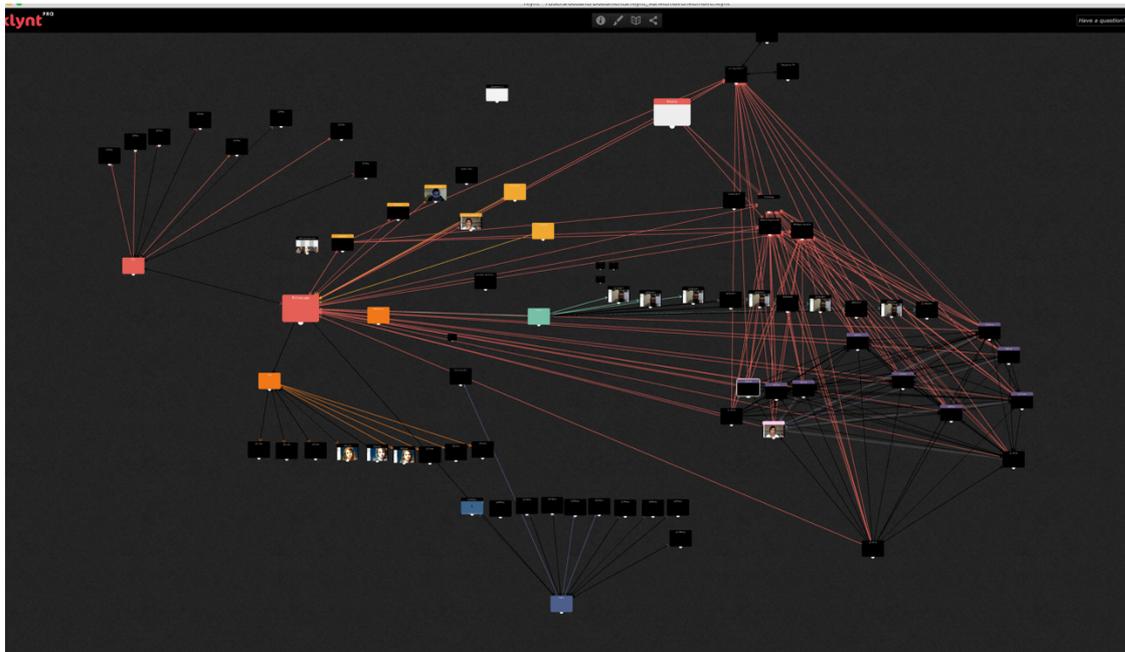
www.journalisme.ca

Annexe 2 : Évolution de l'interactivité de *JournARlisme*



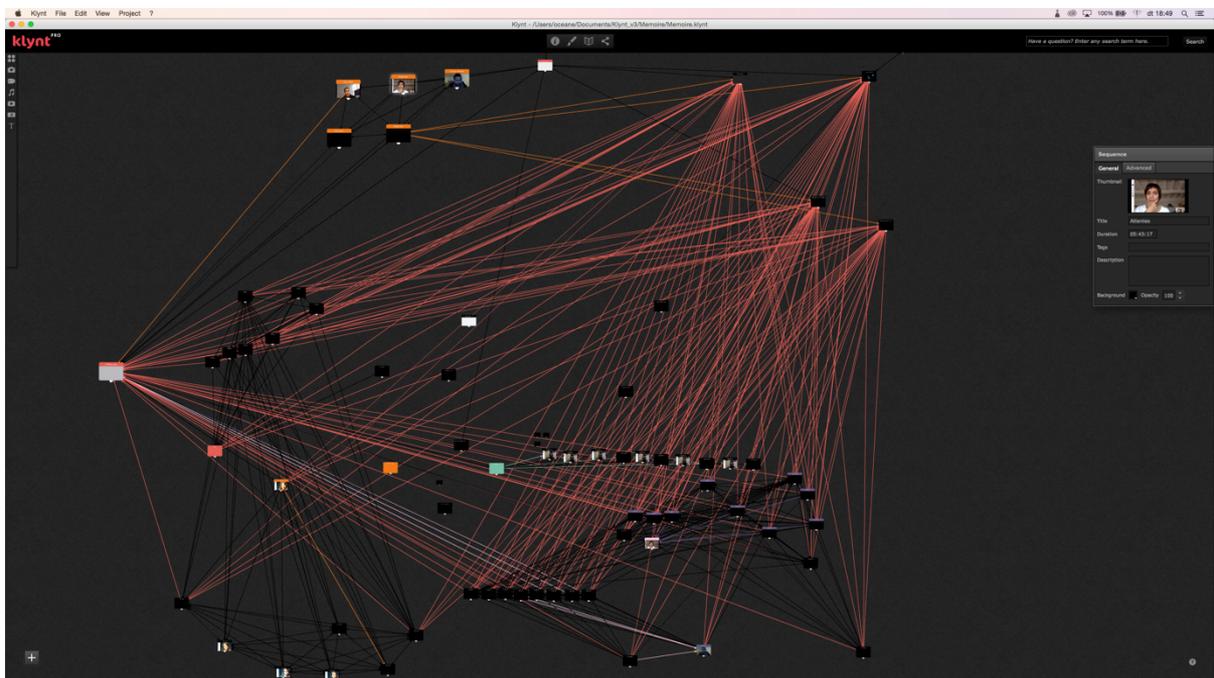
15-03-2017

Figure 3 : Interactivité mars



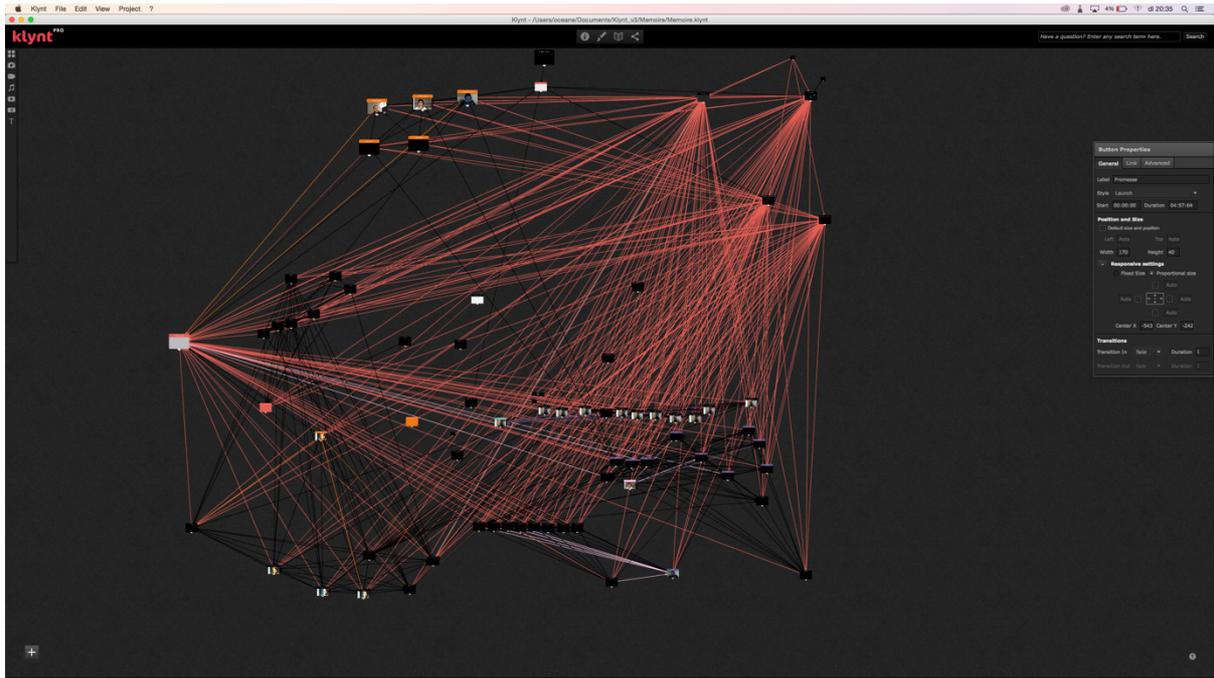
30-05-2017

Figure 4 : Interactivité mai



11-07-2017

Figure 5 : Interactivité juillet



28-08-2017

Figure 6 : Interactivité août